

Raconte-moi Saint-Sorlin



Au fil des pages, Saint-Sorlin-de-Morestel
se découvre

Revue numéro 3 – septembre 2008

Couverture : peinture originale de Michèle Chanteur (née Budin) évoquant le métier de son grand-père, maréchal-ferrant.

La troisième, déjà...

Après 2004, 2006, en 2008 le groupe histoire vous emmène une nouvelle fois à la rencontre des anciens et de ce qu'ils ont laissé. Le premier ouvrage, un livre sorti en 2000, était une sorte de panorama général. La formule revue offre des chapitres brefs et variés sur les personnes et les événements du village.

Cet exemplaire fera revivre de nombreux artisans, des métiers disparus, des figures locales, des souvenirs liés à l'eau, une façon de parler bien de chez nous... Plus loin dans le temps, vous ferez deux incursions autour des troubles de la Révolution. Vous terminerez par quelques cartes postales.

Bonne lecture et merci à tous ceux qui ont participé en racontant, en prêtant photos et documents et en nous accueillant gentiment.



Groupe histoire

De gauche à droite : Maryse Budin - Daniel Buttin - Madeleine Mollet - Patrice Bonnaz - Mireille Rivier - Marcelle Mollet

Des volontaires pour l'armée des Alpes

Petit rappel historique

- Fin 1791 : Des troupes sont massées aux frontières.
Elles pourraient entrer en France pour rétablir la royauté dans ses droits.
- Le 20 avril 1792, la guerre est déclarée à l'Autriche.
La guerre commence fort mal. *"Les soldats n'obéissent pas, les chefs sont incompétents, l'intendance est inexistante"*.
- Début juillet 1792, la Prusse entre en guerre aux côtés de l'Autriche. Les Prussiens entrent rapidement en France.
Le 11 juillet, la patrie est déclarée en danger et des volontaires s'engagent.
- Le 20 septembre 1792, la bataille de Valmy est une victoire pour les Français.
L'armée révolutionnaire poursuit sa conquête. *"Guerre aux châteaux, paix aux chaumières"*. Victoire à Jemmapes, début de conquête de la Belgique et de la Savoie.
- Mais l'armée qui se heurte à une première coalition qui réunit, avec l'Autriche et la Prusse, l'Angleterre et la Hollande connaît des revers.
De plus, durant l'hiver, des volontaires arguant que leur contrat d'une campagne était venu à expiration sont retournés chez eux. Les effectifs fondent au moment même où la France a le plus pressant besoin de troupes nombreuses. La Convention rappelle aux volontaires que le service militaire de tous les citoyens est un devoir et qu'ils doivent rester sous les drapeaux jusqu'à la paix.
- Le 24 février, la Convention ordonne une levée supplémentaire de 300 000 hommes.
Voulant que cette levée soit "égalitaire", elle exige beaucoup des départements qui jusqu'ici ont moins fourni d'hommes que d'autres, en comparaison de leur population.
Le gouvernement maintient le volontariat. Au cas où les volontaires ne seraient pas assez nombreux, les citoyens des communes sont tenus de compléter le contingent, et pour cet effet d'adopter le mode qu'ils trouvent le plus convenable, à la pluralité des voix. Il en résulte bien des mécomptes.

Sources : l'histoire de France pour les nuls - Universalis

Levée de 300.000 hommes (Extrait du décret du 23 février 1793)

Article premier : La Convention Nationale fait appel de 300000 hommes qui se réuniront dans le plus court délai aux armées de la république.

Article X : Il sera ouvert pendant les trois premiers jours qui suivront un registre sur lequel se feront inscrire volontairement ceux qui voudront se consacrer à la défense de la patrie.

Article XI : Dans le cas où l'inscription volontaire ne produirait pas le nombre d'hommes fixé pour chaque commune, les citoyens seront tenus de le compléter.

C'est ainsi que dans le district de la Tour du Pin 71 hommes sont recrutés. Ils sont originaires de Paladru, La Tour du Pin, Saint-Clair de la Tour, Saint-Sorlin de Morestel, Curtin, Passins, Romagnieu, Vézeronce, Le Bouchage, Saint-Victor de Morestel, Sermérieu, Belmont et Brangues.

Comment s'est fait le recrutement dans chaque village ?

Par exemple à Paladru : *"La dite municipalité s'est donc occupée à mettre en exécution la loi du 24 février dernier au sujet du recrutement de l'armée : à cet égard elle a convoqué, dimanche dernier 17 mars, aux prônes des paroisses de Saint Pierre et de Saint Michel de Paladru, tous les citoyens en état de porter les armes pour se rendre en cette séance, c'est-à-dire les garçons et veuf sans enfants depuis l'âge de dix-huit ans, jusques à quarante ans accomplis, sans avoir égard aux citoyens qui se sont fait remplacer aux précédentes levées, à cet effet pour qu'il soit créé cinq hommes pour le service actuel de la patrie, en conformité avec la répartition qui a été faite par le directoire du district de La Tour du Pin pour toutes les municipalités de son arrondissement..."*

... Tous lesquels citoyens après avoir conféré ensemble et après leur avoir fait lecture de la dite loi du 24 février 1793. Le commissaire leur ayant requis sur le mode à adopter pour compléter leur contingent, les délibérants ont demandé la loi du sort, ce qui de suite a été procédé..."

Et à Belmont : *"En conséquence, la municipalité ayant fait l'appel nominal de tous les citoyens en état de porter les armes conformément au décret pour décider le mode de recrutement qu'il s'agit de faire, ils ont décidé à l'unanimité des suffrages que le recrutement à faire sera fait par la voix du scrutin et à la pluralité relative des suffrages"*.

A Saint-Sorlin, on n'a pas de détails sur le mode choisi.

Ce qu'on sait c'est que le 25 avril 1793 dans la maison commune de Morestel, devant le commissaire suppléant du commissaire supérieur du pouvoir exécutif pour le recrutement de l'armée dans le district de La Tour du Pin assisté d'un officier de santé *"se sont présentés les citoyens ci-après nommés et enrôlés pour la commune de Saint-Sorlin le 17 mars dernier."*

- *Pierre Collet, (domestique) fils à Luc et à Josephte Patard, né à Saint-Sorlin âgé de 19 ans, taille de cinq pieds un pouce, cheveux et sourcils châains, front court, yeux gris foncés, nez gros et court, bouche grande, menton avancé et grand, visage pâle.*

- *Etienne Perrier, (charpentier) fils à Antoine et à Marianne Fagait, né à Vézeronce, habitant à Saint-Sorlin, âgé de vingt et un ans, taille cinq pieds, six lignes, cheveux et sourcils châains, front découvert, yeux châains, nez court, bouche moyenne, la lèvre inférieure grosse, menton rond avancé, visage ovale coloré.*

- *Pierre Platroz, (charpentier) fils à feu Jean et à Marguerite Vargoz né à Saint Sorlin, âgé de vingt ans taille de cinq pieds un pouce six lignes, cheveux et sourcils châains, front grand, yeux bruns, nez aquilin, bouche moyenne, menton grand visage plein et coloré avec un signe à la joue gauche.*

- *Pierre Belantant, (tambour) fils à Antoine et à feu Marguerite Cottaz né à Saint Jean de Soudain habitant à Saint Sorlin, âgé de seize ans inscrit volontairement enregistré séparément du procès verbal de la municipalité de Saint-Sorlin le dit jour que dessus : taille de cinq pieds cheveux et sourcils châains clair, front grand, yeux noirs, nez court et relevé, bouche moyenne, menton rond, visage uni.*

Ils ont été examinés et reconnus n'avoir aucune infirmité ni difformité qui puisse les empêcher de servir.

Le contingent de Saint Sorlin était de quatre, outre celui (Pierre Belantant) qui part volontairement. On note l'absence de Pierre Huguet et l'injonction de le faire partir.

Il faut équiper ces hommes.

Dans le compte rendu du troisième avril mille sept cent quatre vingt treize, séance où se sont assemblés le citoyen maire et officier municipal de Saint-Sorlin et le conseil général de la commune, on apprend :

- Qu'il faut envoyer un homme au directoire du district de La Tour du Pin pour y prendre la somme de quinze à seize cents livres qui est nécessaire pour l'équipement.

- Que, *"nous officier ayant fait transporter tous les habits de garde nationale qu'il peut avoir dans notre municipalité dans la "chambre" de la maison commune nos volontaires n'ayant point trouvé à leurs mesures sauf un qui était de mesures mais le militaire en a voulu un neuf aussi bien que les autres et réflexion faite nous avons trouvé approprié d'en prendre des neufs parce que les gardes nationaux voulaient de leurs habits autant que des neufs. Entendu qu'il fallait en acheter d'autres nous leur avons fait faire des neufs"*.

Le marchand Sicaud de Morestel fournit le tissu nécessaire et Chavanel (Antoine ?), tailleur d'habits de Saint Sorlin fabrique les uniformes, soit quatre habits, quatre vestes, huit culottes, quatre paires de guêtres noires, quatre paires de guêtres grises. André Cottaz cordonnier de Saint-Sorlin fournit quatre paires de souliers et Joseph Couchet également cordonnier de Saint-Sorlin en fournit deux.

Quant à Pierre Platroz il fournit lui-même ses deux paires de souliers, son chapeau et trois chemises. Les autres fournissent aussi trois chemises chacun.

Paviot de Morestel vend quatre plumets.

André Chanteur, bourrelier à Vézeronce fournit quatre sacs de peau.



L'équipement complet coûte :

	<i>Habit veste et deux culottes</i>	<i>Petit équipement fait en toile</i>	<i>Souliers, chapeau et guêtres</i>	<i>Deux paires de bas</i>	<i>Cocarde et plumet</i>
<i>Pierre Platroz</i>	<i>197livres 13 sols</i>	<i>14 livres 6 sols</i>	<i>34 livres 6 sols</i>	<i>11 livres</i>	<i>1 livre 16 sols</i>
<i>Etienne Perrier</i>	<i>197livres 13 sols</i>	<i>14 livres 6 sols</i>	<i>63 livres 6 sols</i>	<i>11 livres</i>	<i>1 livre 16 sols</i>
<i>Pierre Belantant</i>	<i>197livres 13 sols</i>	<i>14 livres 6 sols</i>	<i>63 livres 6 sols</i>	<i>11 livres</i>	<i>1 livre 16 sols</i>
<i>Pierre Collet</i>	<i>197livres 13 sols</i>	<i>14 livres 6 sols</i>	<i>63 livres 6 sols</i>	<i>11 livres</i>	<i>1 livre 16 sols</i>

*La livre est l'unité monétaire. Vingt sols valaient une livre.

Soit un total de 1128 livres 12 sols. (Le total ne semble pas correspondre ! méthode différente de calcul ou erreur de transcription ?)

"Nous maire officier municipal de Saint-Sorlin certifie que les équipements des volontaires ci-dessus se montent à la somme de mil cent vingt huit livres douze sols et ont député le citoyen Demoment maire pour aller retirer la somme".

Et Pierre Huguet ?

Le 26 avril 1793 un courrier adressé au citoyen Demoment, maire de Saint Sorlin demande de faire habiller, équiper et armer Huguet, soldat de la république pour qu'il puisse partir incessamment. *" Faites partir les quatre autres sans retard pour la Tour du Pin."*

Le 30 avril 1793, les quatre Saint-Sorlinois, équipés partent donc de La Tour du Pin avec ceux des autres villages.

Après une étape à Voiron, ils rejoignent Grenoble où ils sont incorporés dans le 1^{er} bataillon de grenadiers des Basses Alpes.

Que sont devenus ces hommes ? Sont-ils revenus de la guerre ? Pour le moment, nous n'avons pas retrouvé leur trace dans l'état civil de Saint-Sorlin ou des villages environnants. Et Huguet ? Est-il finalement parti ?

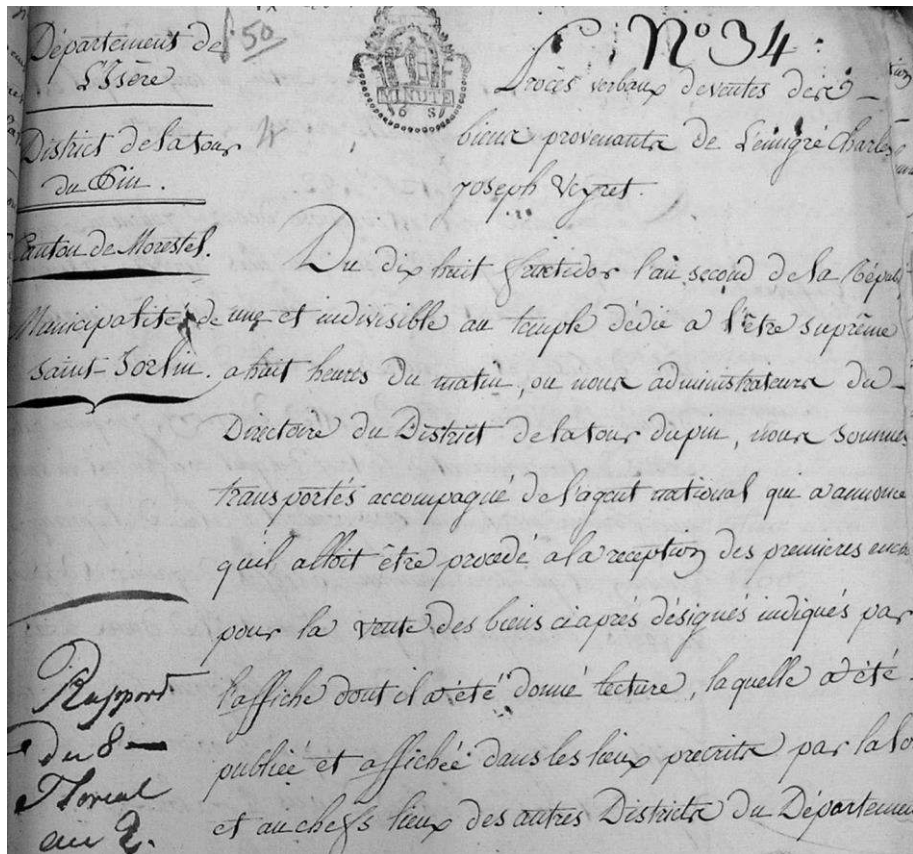
En tous cas, nos aïeux nous ont permis de revisiter une page de l'histoire révolutionnaire.

Vente des biens de Charles Joseph Veyret

Dès le lendemain de la prise de la Bastille, certains, ne se sentant plus en sécurité en France partent à l'étranger. C'est le début de l'émigration. La plupart de ces premiers émigrés sont nobles, riches bourgeois ou bien prélats.

Le 9 février 1792 un décret impose le séquestre des biens des émigrés et le 30 mars, un décret confisque les biens des émigrés absents de France depuis le 1^{er} juillet 1789.

C'est ainsi qu'à Saint-Sorlin, le 18 fructidor an II (4 septembre 1793), un procès verbal annonce la vente des biens provenant de l'émigré Charles Joseph Veyret.



Qui était Charles Joseph Veyret ? Il est le fils de Charles Veyret (1702-1784) et de Catherine Bougiraud (? -1778)

Il a trois sœurs : Marie-Rose (épouse Grandval), Elisabeth, Charlotte Véronique (épouse Martinet) et un frère Claude.

Il est marié à Marie-Geneviève Launay (contrat de mariage du 29 septembre 1773). Il a été commissaire des guerres.

Il est déclaré émigré et ses biens sont mis sous séquestre. Mais, il fait appel du séquestre de ses biens "*sous la considération qu'il n'était sorti de France qu'à cause*

d'une maladie réelle, et après avoir obtenu un passeport de la municipalité de Grenoble et une permission du directoire, et sous la considération encore qu'il n'était sorti que le 16 juillet 1792 et qu'il n'avait habité la Savoie que jusqu'au mois d'octobre suivant".

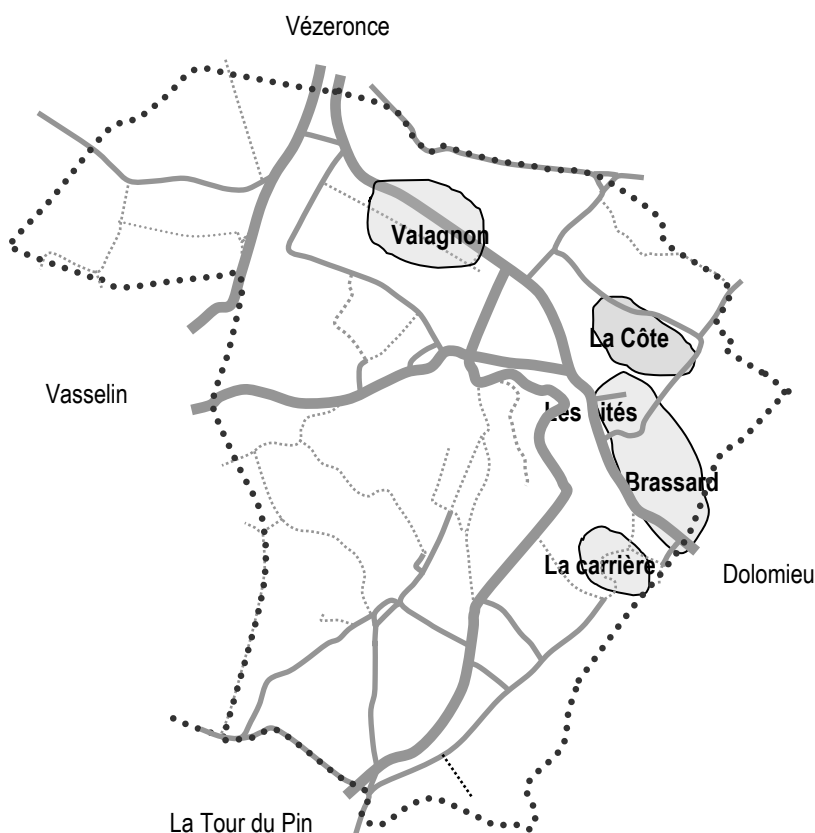
Dans un premier temps il obtient gain de cause, mais le 8 janvier 1793, le conseil exécutif provisoire casse cet arrêté, ordonne le rétablissement du séquestre.

Malgré la requête des sœurs de Charles Joseph Veyret, se rapportant à la succession de leurs parents, le conseil du département maintient la vente des biens.

Les biens de Charles Joseph Veyret représentent environ 40 hectares, soit 1/13 de la superficie actuelle de Saint-Sorlin.

Ses terrains sont situés dans la partie Nord-est du village. Ils consistent en deux domaines (*Nautes et Closif*), un bois taillis, des prairies et une vigne.

Pour la vente, cet ensemble est divisé en 25 lots.



D'après les documents de la vente, Daniel Buttin a pu situer l'emplacement des terrains de Charles Veyret. Les contours ci-dessus sont approximatifs.

La vente a lieu le 3 vendémiaire (24 septembre 1793). C'est une vente à la bougie.

"La vente à la chandelle est une coutume très ancienne. Il s'agit en fait d'une vente aux enchères de biens immobiliers, mais l'adjudication du bien se fait à la chandelle.

Au moment de la dernière enchère, on allume une petite mèche qui, lorsqu'elle s'éteint au bout de 10 à 15 secondes, laisse monter une fumée. Une fois éteinte, deux autres bougies sont allumées. Après extinction des deux autres feux, et si aucune autre nouvelle enchère ne survient pendant leur combustion, l'adjudication est prononcée au profit du plus offrant, à savoir le dernier enchérisseur".

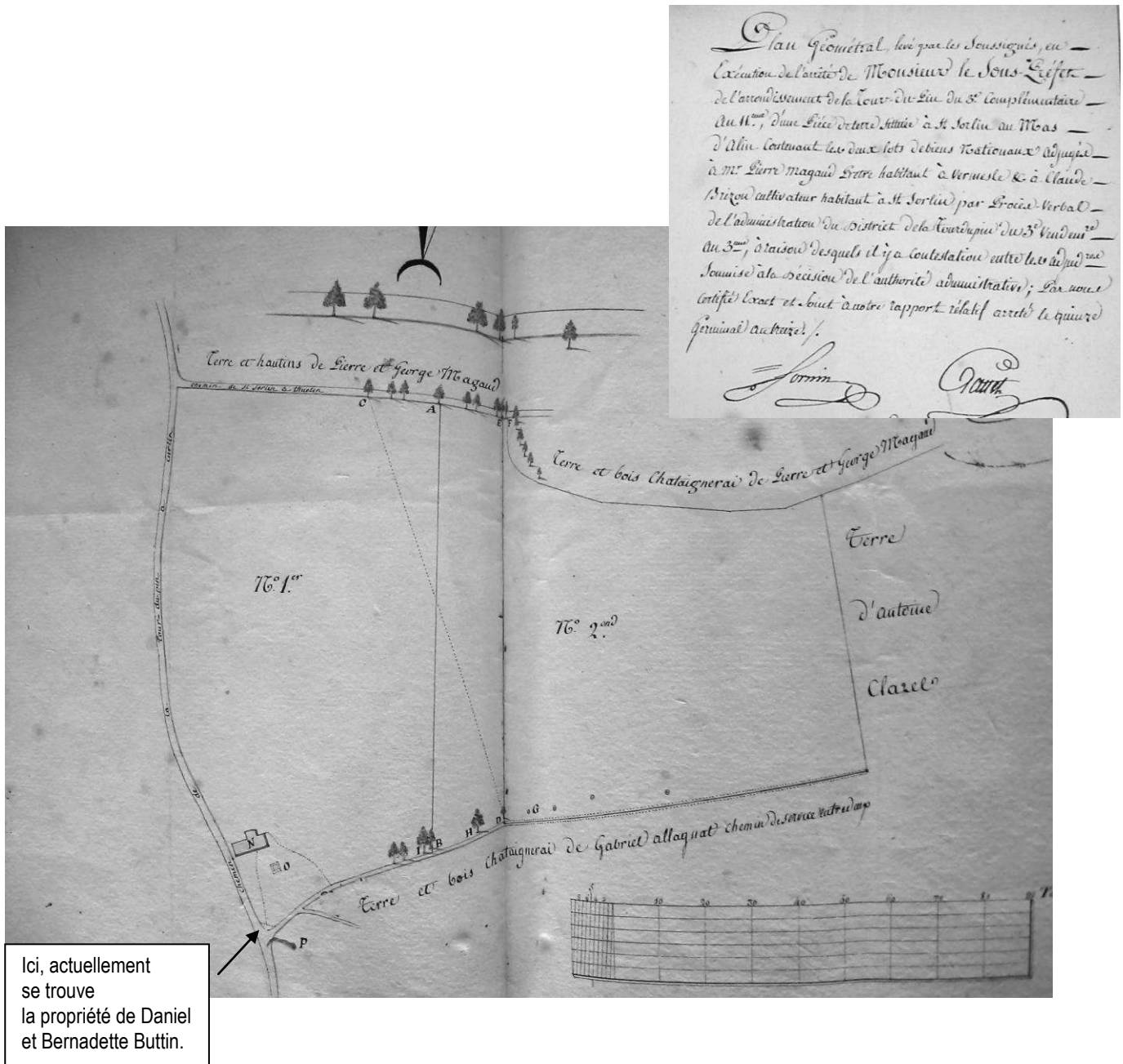
°	Lieu-dit	composition	superficie	acheteur	prix
1	Premier lot du domaine de NAUTES	Terre labourable, maison, cour et jardin	12 journaux 285 toises	Pierre Magaud	13300 livres
2	Mas d' Alin		11 journaux 154 toises	Claude Brison	8000 livres
3	Bordure bois cayon	Terre labourable	6 journaux 365 toises	Gabriel Allagnat	3150 livres
4	Bordure bois cayon		5 journaux 280 toises	Pierre Thévenet	2300 livres
5	La Mollete	Terre labourable et châtaigneraie	3 journaux	François Buttin	1300 livres
6	Fontaine de Nautes, coteau et fort	Bois châtaigniers et genévriers, terre labourable	2 journaux 400 toises	Christhome Girerd	1650 livres
7	Mas de la Boissière	Grange, écurie, remise, cour et terre labourable	8 journaux 250 toises	Georges Magaud	10900 livres
8	Pré Vacher	Pré et serve	6 journaux 450 toises	Joseph Cochet	9000 livres
9	Mas de la Brosse	Terre labourable	5 journaux	Pierre Plâtre	3850 livres
10	Léchères	pré	4,5 journaux	Claude Mollet	6050 livres
11	Pré Manchet	pré	6 journaux 200 toises	François Grandval	4500 livres
12	Mas de Mont	terre	5 journaux 100 toises	Pierre Buttin	1625 livres
13	Mas de Mont	terre	2 journaux 575 toises	Antoine Chavanel	740 livres
14	Mas de Mont	terre	5 journaux 267 Toises	Antoine Chavanel	2650 livres
15	1 ^{er} lot du domaine de CLOSTIT	maison, grange, écurie, cour, jardin, terre labourable	4 journaux 2 toises	Gabriel Cottat	6475 livres
16	Mas de la côte au Closit	terre	19 journaux 1 douzième	Antoine Magaud	12300 livres
17	Mas des Brosses	terre	13,5 journaux 1 vingtième	Claude Mollet	14500 livres
18	Léchères	pré	2 journaux	Claude Laurent	4000 livres
19	Septérées	pré	3 journaux	Fleury Monnet	7225 livres
20	Pré Carlet	pré	1 journal 487 toises	Jean Guinet	7325 livres
21	Mas de Vallagnon	vigne	2 journaux 1 huitième	Joseph Teillon	2825 livres
22	Pré Catinat	pré	5,5 journaux	Claude Brison	15900 livres
23	Mas de la Taliot	Bois châtaigniers	2 journaux	Antoine Trolliet	2000 livres
24	Mas de la marinière	Bois	14 journaux 150 toises	Alexis Vernay	3650 livres
25	Mas de Valencey (moitié Nautes, moitié Closit)	Bois taillis, pré paquelage	9 journaux 1 vingtième	Gabriel Rigollet	6450 livres

Suite à cette vente, on note une contestation entre Pierre Magaud, prêtre à Vermelle et Claude Brison.

Une tentative de conciliation a lieu chez le juge de Paix à Morestel, sans succès. On se dirige alors vers le tribunal civil de Bourgoin.

Monsieur le sous-préfet se transporte sur le lieu du litige où sont convoqués également les cultivateurs riverains de la pièce de terre. Ceux-ci ont vu ou non planter les piquets des limites... et semblent bien gênés pour témoigner.

Le sous-préfet fait procéder à la "levée du plan géométrique de la pièce de terre" et un arrêté stipule que la ligne ED est la ligne de partage définitive.



Fernand Reynaud, forgeron, mécanicien, réparateur de machines agricoles



Fernand Reynaud est né en 1910 à Saint-Sorlin de Morestel, au hameau de La Frette, dans la maison des Reynaud, habitée aujourd'hui par son neveu Claude. Il apprend le métier de mécanicien réparateur de machines agricoles chez Jean-Pierre Rivier à Dolomieu.

Il se marie en 1938 avec Rosine Genevey et tous deux s'installent à Saint-Didier d'Aoste, près du carrefour et du pont sur la Bièvre. Là, comme artisan, il commence à exercer son métier. Puis, il part à la guerre en 1939. Arrêté, il réussit à s'échapper près de Bordeaux et peut rentrer chez lui caché sur une locomotive. C'est alors qu'une autre épreuve l'attend : une inondation dévastatrice du Rhône fait monter l'eau à 1,20 mètre dans sa maison ; un pan de mur à l'arrière s'effondre...

Une tante de son père, Madame veuve Platroz, qui habite sur la route de Vasselin lui laisse sa maison ; Fernand et Rosine ont déjà trois enfants à l'époque, Bernard, Jocelyne et Denis.

Cette maison est une des plus anciennes du hameau avec celle de Geo Chavanel. Elle daterait de 1789, avait été couverte en chaume et en effectuant des travaux, les charpentiers, en voyant la disposition des chevrons ont confirmé ce fait.



Il n'y a pas l'eau courante ; le puits est à 17 mètres de profondeur ; l'ingénieur Fernand fabrique un seau de 15 litres afin de remonter davantage d'eau à chaque fois. La maman va rincer son linge au lavoir de la Planche.



Quant à Fernand, il commence à s'installer dans le bâtiment le plus au nord, un hangar, dont André Laurent, maçon, fermera le haut et qui deviendra sa forge. Il fabrique alors des articles divers tels les socs pour charrue, les broches de maçon ; Armand Page vient faire reformer ses burins de marteau-piqueur. L'usine de tissage lui fait faire beaucoup de brasures pour les métiers, il recharge les butoirs.

Ces tâches s'effectuent à la forge et pour réaliser ce travail pénible durant la période d'été, très tôt le matin, il embrase la forge pour éviter de trop souffrir de la chaleur.

"Je revois ce fer rouge étincelant que les mains du maître-forgeron sortaient du foyer avant d'être frappé au marteau que des bras puissants agitaient avec force et précision sur le métal en limite de fusion. Une fois les outils remis en forme, pour redonner de la dureté au métal, une trempe à l'eau s'imposait ce qui engendrait un nuage de vapeur dans l'atelier." (Jean)



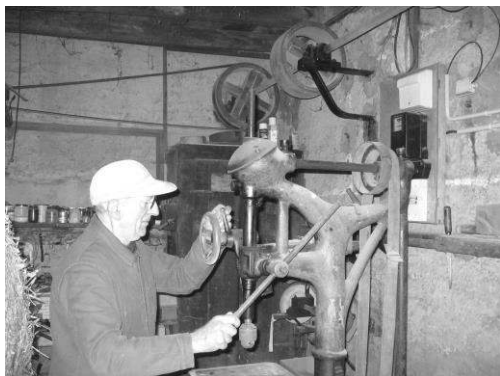
Tant que l'agriculture fonctionne avec les chevaux, son rôle est primordial pour réparer. Bernard précise : *"Au passage du cheval au tracteur, les concessionnaires mettaient des socs neufs alors que mon père les faisait resservir"*. Derrière la porte en bois, toujours visible aujourd'hui, se trouve le magasin des pièces détachées (avant, il y avait les chevaux et les écuries). Bernard se souvient que quand c'était la saison des labours et qu'il faisait sec, les socs s'usaient plus vite et Fernand prédisait : *" tu vas voir, ils vont venir..."*. En effet ils arrivaient, certains pressés, disant mi-français, mi-patois : *"Y en a pas pour longtemps, y a qu'à vissi et à dévissi"*. Fernand leur tendait la clé, d'un air de dire *"alors, faites-le"*. Ça l'énervait.

Quand Fernand vend une faucheuse à chevaux, par exemple, elle arrive en pièces détachées à la gare de La Tour du Pin. Monsieur Reynaud, qui est un des rares Saint-Sorlinois à posséder une voiture, va alors chercher son matériel à la gare. Bernard se souvient qu'il aimait faire cela *"monter les faucheuses, faneuses, râteleuses, peindre les portails, aider à installer les abreuvoirs dans les écuries..."*

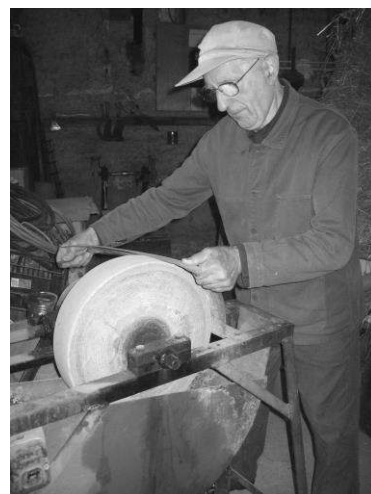


Les fers à cheval ne sont pas d'origine...

Oui, car en plus des machines agricoles, notre artisan fait un peu de serrurerie : il fabrique des vérandas, des portails en tubes comme celui de la maison voisine (anciennement Léna, aujourd'hui Dura/Orcel) et beaucoup d'autres. Il installe également des pompes pour tirer l'eau des puits : il commence d'abord chez lui, en installe d'autres, dans les caves ou dans les puits mêmes, ensuite ce sera l'époque des pompes immergées directement dans l'eau. Bernard se souvient que lors d'une installation de ce matériel à Couvérier, l'échelle avait cassé... son béret avait disparu !!



La perceuse à colonne.
Au mur, le système de
transmission qui
permettait de faire
fonctionner les
différentes machines.



L'aiguisage de la faux



Les traces des pointes de charrue sur le marteau

Bernard montre les
outils et les gestes.

Comme beaucoup d'artisans, il ne se limite pas à un domaine ; il sait travailler le bois. Il fabrique une râpe à pommes toute en bois avec deux pistons qui "bourrent" les pommes, actionnés par un moteur électrique. Monsieur Arnaud père, et d'autres, viennent apporter leurs pommes. Avec la "crappe" ils font une sorte de piquette.

Grâce à sa voiture, Fernand fait aussi office d'ambulancier : il emmène les femmes à la clinique pour les accouchements. Bernard se souvient qu'il a emmené Madame Guinet pour la naissance de Marie-France et Madame Cottaz pour la naissance de Nicole.

En 1961, il devient maître d'apprentissage de son fils Jean, âgé de 14 ans, qui a choisi d'exercer ce métier et le lui inculque de façon exemplaire durant 3 années.



En 1967, à l'initiative de Jean et avec l'accord de Fernand, une transformation des locaux est réalisée pour permettre une extension de l'activité dans la maintenance automobile, mécanique et carrosserie. L'ancienne crèche des vaches est démolie, la grange est reconditionnée, le puits est couvert. Jean et son père refont le foyer de la forge, elle fonctionne avec deux ventilateurs, un manuel et un électrique.

Bref, l'espace travail est réorganisé et modernisé. La société Fernand et Jean REYNAUD est créée sous l'enseigne "**garage machines agricoles**".

Fernand a eu une vie bien remplie. Il a été également élu à la municipalité du village.

Il laisse le souvenir d'un homme précieux pour le monde rural, serviable, estimé, très populaire.

Hommage public et solennel à la mémoire de Fernand Reynaud

C'est en présence d'une importante assistance qu'ont eu lieu les obsèques de M. Fernand Reynaud.

Homme à la force tranquille, il a discrètement marqué son passage mais au moment de la séparation, instant redouté, le maire Georges Meyer, a tenu tout en partageant l'émotion de tous, a rappelé les souvenirs qui ont marqué la vie de Fernand Reynaud.

Né en 1910, pupille de la nation avec son frère Joseph en 1914, Fernand Reynaud, fait sa vie à Saint-Sorlin comme Maréchal Ferrand, et fonde une famille nombreuse de huit enfants. Mais, malgré ses charges, il participe à la gestion communale durant un quart de siècle comme conseiller municipal,

soit deux mandats au côté du maire Claudius Genin et deux mandats au côté du maire Joseph Laurent, deux maires qu'il sert avec franchise et droiture.

Membre du bureau d'aide sociale de 1959 à 1971, il accepte à cette date, de poursuivre sa mission avec Georges Meyer et pendant dix ans, jusqu'à ce jour, c'est l'homme sur qui le maire peut compter sans réserve.

C'est pourquoi, en hommage aux bons et nombreux services rendus par Fernand Reynaud, au niveau de sa commune, le maire Georges Meyer, lui a remis au cimetière à titre posthume, la médaille du Mérite Communal et cela au nom de la municipalité et du bureau d'aide sociale.



"Il aimait bien faire les farces", nous racontait Monsieur Joseph Donnet lors de son interview en 1995 : une fois c'était son "bureau" que ce dernier avait retrouvé l'après-midi au sommet d'un cerisier, une autre fois c'était son rouleau de fil de fer qui s'était "envolé" dans les platanes et qui avait réapparu après les premières gelées lors de la chute des feuilles.

Quant à Robert Maréchal de Vézeronce qui a travaillé chez Monsieur Rougelin, il se souvient de Madame Lili Cholat qui accrochait son panier à salade au volet pour la faire égoutter. A midi, le farceur était passé par là, le panier était garni d'orties ! Monsieur Maréchal se souvient aussi de Sylvain Fouillet (?) dont la sulfateuse avait disparu lors d'une halte au café Donnet. La liste s'arrête là mais sans doute y aurait-il encore bien des tours à raconter, fruits de l'imagination malicieuse de Fernand.

Il arrête son travail en 1972 et décède en 1981.

L'activité "garage machines agricoles" de la maison Reynaud a cessé définitivement en janvier 1973, Jean ayant donné à sa vie une autre orientation professionnelle.

Merci à Bernard interviewé le 19/06/2007, à Denis et à Jean qui ont complété ces notes, à Jocelyne qui a prêté des photos. Après l'évocation de ses souvenirs, Jean a eu envie d'écrire ces quelques lignes...

"En mémoire à mon père.

Je dois une grande reconnaissance à mon père qui, non seulement m'a élevé dans le droit chemin mais surtout m'a transmis son savoir professionnel avec rigueur et le goût du travail bien fait. A tout instant une pensée lui est adressée pour ces compétences acquises qui, au quotidien me sont utiles.

N'oublions pas Rosine son épouse qui l'a aidé à affronter les difficultés de la vie quotidienne du métier d'artisan, tout en ayant élevé merveilleusement 7 enfants et donné un métier à chacun d'eux. Un bel exemple de courage, de volonté et d'acharnement au travail".

Le maréchal-ferrant

Un nom qui vient de loin

On trouve le mot "marescal" en 1086 dans des écrits anglo-normands ; le terme de "marnskalk" provient, lui, de l'ancien francique, langue des francs issue du germanique occidental. Ces deux mots désignent à l'époque un domestique chargé de soigner les chevaux.

Dès 1611, apparaît dans les textes l'appellation de "maréchal-ferrant" nommant l'artisan dont le métier est de ferrer les chevaux et les animaux de trait, bœufs, ânes, mulets. Les forgerons qui travaillent les métaux, spécialement le fer, exercent souvent aussi le métier de maréchal-ferrant.

Un artisan précieux dans le monde rural

Il ne s'occupe pas seulement des animaux dont il garnit les sabots de fers. Il réalise encore maintes réparations et aiguisages de petits outils agricoles divers tels piochons, bigards, triandines, tridents, fourches, faux, haches, tenailles, marteaux, "estipateurs" (sorte de piocheuse)....

Il rend service aussi à la ménagère pour laquelle il arrange la "manette" de la baratte, celle de la marmite, ou son pied, le couvercle du poêle, etc.

Ainsi, durant la première guerre mondiale, les campagnes déjà durement éprouvées par l'absence des pères et fils, déplorent aussi l'absence des artisans, indispensables à la vie agricole. Le 14 janvier 1917, dans le registre du Conseil Municipal de Saint-Sorlin, l'adjoint propose une délibération : *"dans l'intérêt de la commune qui souffre du manque de réparations des outils agricoles, étant privée depuis plus d'un an d'un forgeron..."* Demande est faite pour que François Girerd, maréchal-ferrant et forgeron, soit mis en sursis d'appel.

Cette requête est répétée en avril et juin de la même année, puis en août. (cf revue N°2 page 28.)

Une dynastie de Cottaz, maréchaux-ferrants à Saint-Sorlin

Claude Cottaz, arrière grand-père de Robert Budin, est né à Saint-Sorlin le 7 septembre 1827. Il s'y est marié le 17 août 1867 avec Marie Mollet, née également à Saint-Sorlin le 11 décembre 1842. Nous avons plusieurs documents le concernant dont des photos, un livre de comptes (période 1862-1874) ainsi qu'un écrit de 1908 lors du partage de ses biens.

Claude Cottaz, sa femme et ses enfants : Cécile, Marie, Joanny.
(Rosalie n'est pas encore née.)



Mais Marie-Elise Durel, qui effectue des recherches généalogiques nous informe qu'elle a plusieurs noms de Cottaz, maréchaux-ferrants, à Saint-Sorlin ou dans des villages proches.

Ainsi Pierre Cottaz (1692-1743). On ne sait pas s'il est maréchal-ferrant, mais son fils Pierre Cottaz (1721-1802) l'est, ainsi que Joseph Cottaz (1740-1805). Gabriel Cottaz (1772-1834) est lui, maréchal-ferrant à Vézeronce.

Revenons à Claude Cottaz, sa femme décède le 21 juillet 1908, laissant son mari veuf et trois filles dont deux mariées : Cécile à Auguste Martin à Crucilleux, Rosalie à François Girerd à Saint-Sorlin, Marie Cottaz, célibataire. (Joanny, un fils était décédé à l'âge de 10 ans.)

Le descriptif des biens à partager évoque deux bâtiments situés quartier de la Rebergère au croisement de la route du Suppey, actuellement propriétés des familles Reine et Chapuis.



Concernant la maison principale, nous lisons : *"Au levant et adossé à ce bâtiment d'habitation, se trouve un autre petit bâtiment servant actuellement d'entrepôt et autrefois de forge."*

Cet immeuble provient du père de Claude, Claude Cottaz également, marié à Marie Brunand, et de ses frères et sœurs Claudine et Joseph Cottaz.

On peut donc en conclure que la forge des Cottaz était bien dans ces lieux depuis plusieurs décennies.

Claude fait donation de sa maison aux époux Girerd, François et Rosalie, à condition qu'ils lui réparent un logement de deux pièces à l'emplacement de l'ancienne forge. Ce logement sera réservé à sa fille Marie, célibataire, quand lui-même sera décédé (il mourra en 1916).

Nous possédons une photo montrant les travaux de réparation.

Rosalie Cottaz, épouse Girerd avec Marie-Louise et Marcelle



Quant à ses activités professionnelles, avant sa retraite, une idée nous en est donnée par son livre de comptes.

Ce gros registre est très bien renseigné. Au début (année 1862), il n'y a que les noms et le coût. L'orthographe n'est pas bien respectée, elle est souvent phonétique mais le résultat est compréhensible : Cottaz Anri, Galet François, Donnet Loui, Cattin Jaque, Loran André... Un sobriquet pas très élogieux apparaît : un tel "Dibrelot" (le terme de brelot désignait quelqu'un de naïf).

Très vite, sont consignés les mois, jours dans la marge de gauche, le descriptif au centre et la somme à droite.

compt	28	fait à guinet à l'exi commune le 28 aout	75
1870	28	fait une pointe fourni une livre d'acier	1 00
decembre	8	fait 2 relevés et fait une aguison	85
	13	mis un feu neuf	66
	26	fait un relevé et fait un cheville à la plaque	75
octobre	6	du prier	20
	23	fait une aguison et mis un Boite au chario	30
	28	fait 2 relevés	40
decembre	8	arrangé la chaîne du prier	11 05
	28	fait 4 relevés et mis 2 feux neufs et fait une pointe fourni une livre d'acier	
		Rapport à 1875	

Voici quelques expressions souvent trouvées : " fait une pointe, fait une aguison (aiguillage), fait un marthaux, fourni l'acier, arrangé la dan de l'estipateur, arrangé la manette du grand ven (outil pour séparer le grain de son enveloppe) fait une pelle à feux, arrangé le fer du timon de la charrette, vendu un enclume de daille (faux), fait deux pointe de bigard et fourni une livres et 300 grame d'acier, arrangé la Bande du miquanique du chërre (mécanique du char : système de freinage), refait un crochet de renard (barre métallique ou en bois qui s'accroche devant la charrue pour permettre à deux chevaux de travailler ensemble) fourni une bare de fer laminé du poix de huit livres et 400 grame pour la cheminé, arrangé deux boulons de la charreux, drécée lecieu de la charrette...".

Cette énumération témoigne bien du savoir-faire et de la diversité du travail de Claude Cottaz. La dernière page est de janvier 1875, mais il a dû travailler encore plusieurs années.

Marcelle Gired épouse Maréchal, née en 1903, parle de son grand-père qui avait 80 ans quand elle-même en avait 4 ou 5 : elle se souvient qu'il était à la retraite et qu'il avait exercé son métier dans la partie est du bâtiment comme précisé plus haut.

François Girerd, maréchal-ferrant

François est né le 6 juin 1876 à Vignieu. Le 12 janvier 1901, il se marie à Saint-Sorlin avec Rosalie Cottaz dont il aura quatre filles : Marie-Louise, née en 1902, Marcelle née en 1903, Thérèse dite Marthe en 1912 ; une petite Joséphine née en 1906 ne vivra qu'un an.



L'année de son mariage, il s'installe comme maréchal-ferrant à saint-Sorlin en août 1901, prenant la suite de son beau-père.

Il exerce d'abord son métier dans la maison appartenant actuellement à Georgette Héraud.



"La petite porte à côté, c'était la forge" nous dit Marcelle qui habite alors le logement contigu jusqu'à l'âge de dix ans environ.

Elle se souvient " du mitron du boulanger voisin, très gentil, qui venait jouer de l'accordéon et des ouvriers de chez Rosset (tissage dans la maison Maurin/Cuisnier) qui venaient à 9 heures manger la soupe chez nous, sur la pierre ."

Ensuite, François Girerd fait construire une forge neuve dans le pré de la Rebergère presque en face de la maison de son beau-père. Le déménagement a lieu autour de 1913 : les parents de Marcelle, Marie-Louise et Marthe sont venus habiter la grande maison réparée, François travaille tout près. Marcelle se souvient que l'une ou l'autre des filles était appelée pour chasser les mouches pendant qu'on ferrait les chevaux. Gaby, fille de Marie-Louise dit : *" Elles utilisaient des sortes de balayettes en crin de cheval, ma maman n'aimait pas cela car il fallait rester longtemps autour du cheval."*



Quant à Marcelle, elle se souvient d'avoir peint des charrues en vert ! avant de les livrer.

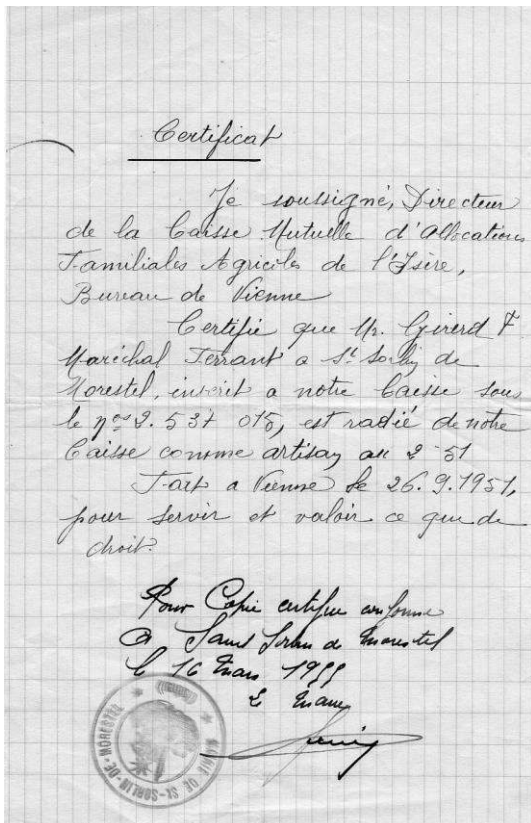


Gaby Batier, donc petite-fille de François Girerd complète ce témoignage. *"Je revois le grand-père qui ferrait les chevaux. La grande porte donnait sur la route, il y avait des boucles pour attacher les chevaux contre le mur de la forge.*

Parfois il faisait des relevés, cela voulait dire que les fers commençaient à être usés, il les enlevait et les rechargeait à la forge. il avait une petite table avec quelque chose au milieu pour la transporter. Des clous étaient dessus avec tout le matériel." Gaby se souvient de la forge et du feu : *" le grand-père mettait les fers, les pointes de charrue... il faisait chauffer, il tapait, il avait toujours une sorte de benne avec de l'eau pour refroidir le fer. "*

Gaby, qui descendait de La Frette pour aller à l'école, allait manger à midi, une semaine chez sa grand-mère Rosalie, une semaine chez son oncle Guillot. Le grand-père lui faisait faire les factures, lui dictait ce qu'il fallait écrire.

François va exercer son métier pendant un demi-siècle. Il cesse son activité en 1951 ainsi que l'atteste le certificat ci-contre et décède en 1957.

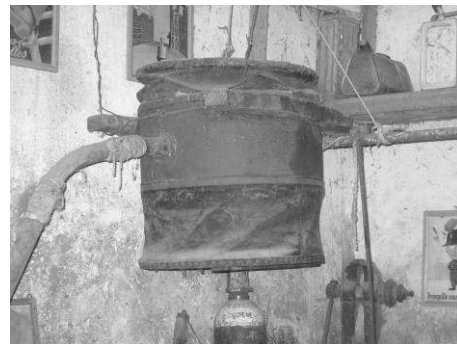


François Girerd dans son village

Comme tous les Saint-Sorlinois de ce temps-là, François participe à la vie du village. A cette époque le café Donnet où Joseph fait également office de coiffeur tient une place importante. Écoutons les petits potins contés un jour de 1995 par Joseph et Germaine Donnet, "des trucs de rigolade" comme le dit Joseph : "Un jour, y'avait Girerd qui faisait le maréchal, il était venu se faire raser, puis y'avait Joanny Bin qui lui prend son parapluie, il disait : c'est mon parapluie !, puis c'était celui du père Girerd, ils ont tiré tous les deux, cassé le parapluie par le milieu..."

"Une autre fois, ils se disputaient avec Guste Plâtre (Auguste Platroz). Guste Plâtre lui disait "tu es pas un maréchal-ferrant, tu es un juif errant". Alors l'autre lui répondait "va te raser les poils que t'as sur le nez", parce qu'il avait des poils sur le nez, Guste Plâtre. Mais ça avait duré cette histoire-là toute une veillée à toujours répéter la même chose. Y'a des fois que c'était énervant" concluait Madame Donnet.

Ces petites histoires nous font sourire. Les uns et les autres ne sont plus là pour les redire. Il nous reste les photos, les témoignages, quelques objets : ainsi son arrière petit-fils Gilbert conserve t-il quelques outils lui ayant appartenu tels l'enclume et un gros tronc lui servant de support, une table. Le soufflet a été vendu, mais Gilbert en possède un presque identique.



Merci à tous ceux qui nous ont aidés pour cet article : Gaby interviewée le 4 janvier 2008, Renée Clément qui a donné des documents, Gilbert Batier pour son talent à conserver les vieux objets.

La scierie Budin



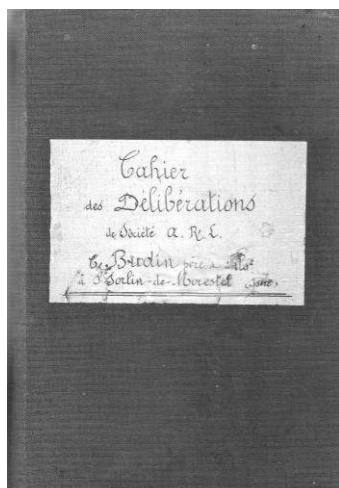
Souvenirs d'Edmond Budin

Cette entreprise a été créée et mise en activité par mon grand-père aux environs des années 1924/1927.

Elle consistait en l'exploitation forestière des bois de la région avec achat d'arbres aux particuliers ou en lots vendus par adjudication.

Il y avait ensuite abattage, transport par camion ou, au tout début sur des chars tirés par des chevaux. Les arbres amenés à la scierie étaient transformés, sciés, en épaisseurs différentes, parfois pour une charpente de maison entière.

Par la suite, Claude Budin a travaillé avec ses fils et un ou deux ouvriers du pays ou des environs. Plus tard, s'est ajoutée la fabrication de casiers à bouteilles de dix ou quinze rangements chacun, pour les marchands de vin en gros, les moyennes surfaces qui commençaient à s'implanter dans notre région, etc.



Vu les circonstances de l'époque favorisant les grandes entreprises, cette petite exploitation forestière SARL Budin fils s'est arrêtée vers les années 1968/1971 ?

Souvenirs de Robert Budin



Au cours d'une balade en montagne en 2005, j'ai été surpris de voir sur un lieu d'exploitation forestière un gros engin assez bruyant qui était en train " d'éplucher " un sapin pour l'écorcer. Il faisait cette opération en un temps qui correspond à peu près au temps qu'il me faut pour " éplucher " une banane à la main.

Je me suis dit : Quel chemin parcouru depuis le temps où j'étais gamin (je pouvais avoir une dizaine d'années, vers 1950) !



J'ai alors revu passer une séquence de film "retour arrière" : mon père ou un employé de la scierie Budin en train d'écorcer un arbre avec une hache large et très tranchante. L'opération durait bien au moins une heure. Petit à petit, il faisait tourner l'arbre qui était posé au sol avec un outil à long manche qui s'appelait un tourne-bille.

Le pic, la hache à écorcer et le tourne-bille

Cette opération était nécessaire avant de faire rouler l'arbre vers la grosse scie battante qui allait le couper en planches de différentes épaisseurs.

Un autre souvenir m'avait marqué : pendant les vacances scolaires, j'accompagnais quelquefois mon père et mon oncle pour charger des arbres sur le vieux camion Berliet, un véhicule d'une dizaine de tonnes, avec encore l'entraînement des roues par grosses chaînes. Ces séances duraient assez longtemps, les arbres de quatre ou cinq mètres de longueur étaient roulés sur des bastaings inclinés sur le côté du camion, à l'aide de treuils à manivelle manœuvrés à la main. Et alors cela devenait intéressant pour le jeune garçon que j'étais (environ 14 ans), mon père qui était le chauffeur habituel du camion, me faisait conduire pour déplacer le gros véhicule d'un tas de bois à un autre, bien sûr quand le terrain était plat.

Une dernière image me reste, celle d'un très gros tronc de peuplier, d'un diamètre égal à la hauteur de mon père c'est-à-dire 1,67 m. soit une circonférence de 5,25 m. Et dire que cet arbre avait été coupé à la main ! On imagine la dose de sueur nécessaire pour manœuvrer ce gros passe-partout (scie à grume à main) pendant des heures pour arriver à trancher un arbre d'une dimension aussi exceptionnelle. Pour l'anecdote, cet arbre a terminé sa vie en boîtes de camembert ou en cagettes à légumes car ces grosses pièces de bois étaient tranchées par un procédé que l'on appelle le déroulage qui permet d'obtenir de fines lamelles de bois.

Souvenirs de Dany Rambaud (née Budin)



Les souvenirs qui me restent de la scierie, c'est d'abord l'odeur du bois fraîchement coupé, j'y pense souvent au cours de mes balades en forêt. Je me souviens aussi de la scie à ruban avec son bruit assourdissant, on devait hurler pour se faire entendre.

Ensuite, j'aimais rendre visite à Prosper, employé à la caisserie : avec des déchets de bois, il confectionnait les casiers à bouteilles pour Badin Defforey. C'était un recyclage intéressant mais qui fut vite remplacé par les casiers en plastique beaucoup plus légers. J'ai également le vague souvenir de ces arbres exceptionnels par leur longueur et surtout leur diamètre, un peuplier à Saint-Chef, plusieurs chênes dans la propriété de Paul Claudel à Brangues.

Rien de bien plus précis dans ma mémoire si ce n'est la pénibilité de ce travail exécuté avec des moyens rudimentaires. Toujours au froid, malgré les gants, mon père souffrait tout l'hiver de crevasses aux doigts.



Souvenirs de Michèle Chanteur (née Budin)



Il reste chez chacun de nous dans un petit coin de la mémoire, des souvenirs de la vie quotidienne de notre enfance.

J'aimais entendre les commentaires de mon père au sujet de son travail à la scierie, et surtout quand venait la saison d'abattre les arbres (l'hiver).

Il parlait des différentes essences : chêne, saule, peuplier, sapin, frêne, noyer, etc. il s'attardait sur les qualités de certains chênes, leur âge, leur circonférence, la longueur sans nœud. Avec son frère Claudius et un employé, ils partaient la journée pour abattre, quelquefois à Saint-Chef, Chamont, Vignieu, même plus loin. Maman préparait le repas qui allait être pris sur place pour ne pas perdre de temps.

La coupe des arbres se faisait au passe-partout. Ce n'est que bien plus tard que grand-père fit l'acquisition d'une tronçonneuse à la grande foire du bois à Lyon. Mais elle était électrique, donc ne pouvait servir qu'à la scierie. Ensuite, il fallait ramener les arbres une fois ébranchés (les billes). Si le terrain le permettait, c'était en camion, mais souvent car il fallait aller dans les marais, c'était avec deux chevaux attelés au trinquéballe qu'ils allaient chercher les arbres, quelquefois un à un suivant leur grosseur.



Le passe-partout

Les journées d'abattage étaient parfois ponctuées de péripéties comme par exemple une branche qui cassait un fil électrique et plongeait le quartier dans le noir jusqu'à réparation par les agents EDF.

Papa nous parlait aussi de la difficulté quand un arbre très grand devait être abattu dans une propriété entourée de murs (exemple dans le parc de la maison Fugin). Il devait être étêté, voire coupé en plusieurs morceaux pour tomber, bien amarré par des cordes, juste dans l'angle du parc. C'était le travail de papa de grimper à l'arbre car il était le plus léger, et peut-être le plus agile ?

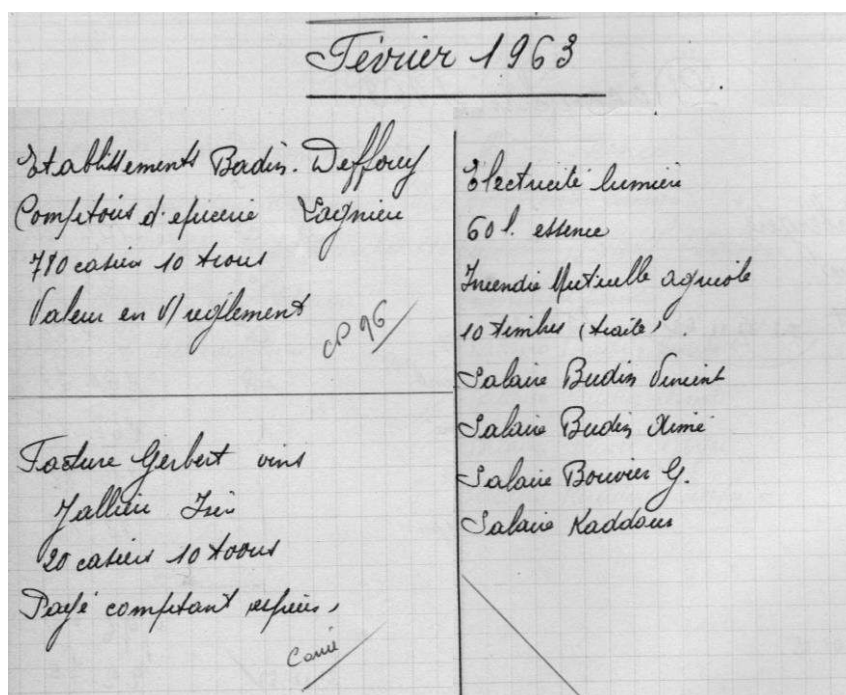
Avec mes yeux d'enfant, j'avais une grande admiration pour mon père qui savait faire des travaux aussi précis et dangereux.

Ensuite les arbres étaient entreposés dans le chantier près de la scierie afin de sécher un certain temps. Le jeu que nous affectionnions était de poser une planche sur un gros tronc pour faire de la balançoire.



Bien sûr les planches n'étaient pas rabotées, mais nos fesses l'étaient après cet exercice, avec même quelques échardes. Nous jouions aussi dans la sciure, c'était plus doux que le sable.

De cette période, je garde l'odeur du bois fraîchement coupé, et quand aujourd'hui le marchand nous livre le bois à brûler, je hume à pleins poumons, c'est le parfum de mon enfance.



Un extrait de la main courante journalière

Hippolyte Magaud



Hippolyte Magaud est né à Curtin en 1861, dernier d'une famille de 6 enfants. Il apprend le métier de maçon.

Il franchit le Suppet et prend pour épouse, en 1890, Joséphine Berliat de Saint-Sorlin. Là, au bas de la rue principale, il installe une petite entreprise de maçonnerie.



Chantier à Dolomieu le 23 avril 1898
Hippolyte Magaud tient la corde



Hippolyte Magaud et Joséphine Berliat
Parents de Marie Magaud épouse Gallot

Il construit l'usine de tissage Bouix et deux cités au lieu-dit Brassard.

Pour l'usine, il s'agit selon le témoignage de Gilbert Cuisnier, de la première partie *"qui ne ressemblait pas aux autres et qui était collée contre la maison"*, car les Bouix ne disposaient pas de beaucoup de terrain à ce moment-là. (Avant cette construction, les métiers étaient dans la maison.)

Le travail de maçon se fait à la main, le ciment est brassé à la pelle, les pierres viennent de la carrière Chavanel.

Pour cette usine, la famille Bouix a eu besoin de personnel et a décidé d'en loger une partie. C'est ainsi qu'Hippolyte Magaud a construit les deux premières cités, différentes des autres, plus solides en quelque sorte mais sans les normes qui seraient obligatoires par la suite en 1925.

L'exploitation de quelques parcelles de terre et vignes complète les revenus du ménage. Hippolyte possède une mule "Lisa", ses petits enfants Aimé et Lucienne ont encore un fer à cheval en souvenir.

Marcelle Maréchal, née Girerd, parlant du travail de son père, maréchal-ferrant, évoquait les animaux qui défilaient à la forge : chevaux, vaches ou bœufs mais pas d'âne à Saint-Sorlin, par contre elle se souvenait de la mule d'Hippolyte Magaud.



Un fer de la mule,
conservé par la famille Gallot

Pour terminer, parlons d'une tradition qui a réjoui toutes les campagnes du Nord-Isère dans la première moitié du XXème siècle, la baie.

Quand un veuf se marie avec une célibataire ou l'inverse, le voisinage en profite pour faire la fête.

Écoutons Jo Perrier : *"Les gens du quartier voulaient se faire payer à boire. Alors, ils tapaient sur des casseroles, sur des faux, des machins comme ça... Si la famille payait à boire, ça finissait par de bonnes "cuites", mais parfois la famille ne voulait rien savoir."*

Pour le mariage de Marie Magaud, fille d'Hippolyte, en 1928 avec Philibert Gallot, un veuf lyonnais, les voisins avaient créé une chanson pour la baie : "Attention la navette, attention au battant, pour charger la navette, il faut prendre son temps." (Souvenirs de Louise Rivier et Joséphine Moiroud.)

Mais selon Albert Guinet *"il y avait une loi qui avait interdit ces formes de charivari, alors le père Polite était monté à la sous-préfecture se plaindre"*.

Jo Genin confirme : " Hippolyte Magaud était un peu fier, il est sorti de ses gonds, il ne voulait pas que ça se fasse. Il est venu voir mon père qui était maire : *"il faut que tu arrêtes ça !"* et il a pris son vélo, il est allé voir le capitaine de gendarmerie de La Tour du Pin.

C'était un monsieur Chamouton, assez autoritaire, qui lui a dit : *"On arrêtera ça, on mettra une brigade, deux brigades ou trois mais on arrêtera ça !"*

L'atmosphère avait été tendue et quelques personnes s'en souviennent encore.

Aujourd'hui, son petit-fils Aimé Gallot prend cette histoire avec le sourire : *"les gens n'avaient pas tellement l'occasion de s'amuser, ça n'était pas bien méchant"*.



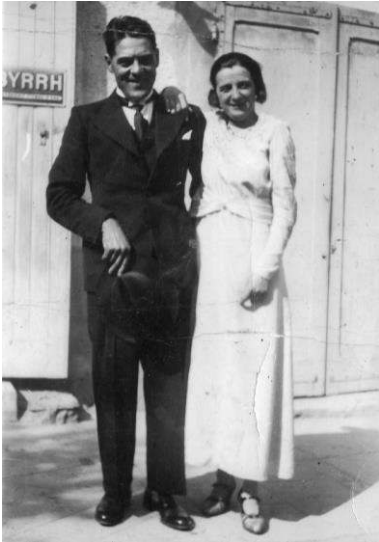
Merci à lui et à son épouse pour leur témoignage et leur gentillesse.

Saint-Sorlin le 7 janvier 2008

Hippolyte Magaud est décédé à Saint-Sorlin en 1933, il repose au cimetière du village.

Hermin Rougelin, charpentier

Hermin Rougelin est né le 6 septembre 1902 à Vézeronce, au hameau de Brailles. Son père, Eugène, meurt quand son fils a 4 ans. Il est élevé par sa mère, Henriette, et tout jeune, apprend le métier de charpentier chez Jean Drevon à Bordenoud (Dolomieu).



Quand il se marie, le 28 septembre 1935, avec Emma Donnet, il loue à Brassard la maison de Marie Perrier (face à Jo Perrier actuellement, la maison de droite en venant du lavoir). Dès lors, le jeune couple participe à la vie du quartier.

"C'était une sorte de commune libre, nous dit Josette Drevon, leur fille, il y avait la fête des châtaignes avec le vin blanc bourru, les vendanges..., une très bonne ambiance régnait entre les voisins."



La mère Perrier était une brave femme ; elle faisait un petit pain blanc pour chaque enfant ; - Venez chercher votre pain ! disait-elle."

Josette se souvient comme ça sentait bon ce jour-là.

Sur le plan professionnel, Hermin se met à son compte. Ses activités sont variées : les charpentes des toits bien sûr, mais aussi les maisons en pisé ; à cette époque ce sont les charpentiers et non les maçons qui élèvent les murs. Il fabrique encore les tonneaux et autres récipients en bois tels bennes, gerles, des échelles et même des cercueils.

Revenons aux maisons en pisé : *"La terre se prenait sur place dit Fernand, son fils. Les gens venaient chercher les banches (planches servant de coffrage), les gavagnes (sortes de corbeilles), tout le matériel se transportait avec des vaches ou des chevaux, mon père se déplaçait en vélo."*



Parfois c'était Jo Perrier qui lui emmenait son matériel avec ses chevaux. Ce dernier se souvient être allé à Vasselín, à La Frette, au Vingt-un, etc.

"Les tuiles et la charpente étaient livrées par les établissements Itier de La Tour du Pin. Mon père travaillait la charpente à la hache dans la cour, je me souviens l'avoir vu faire"

C'est ainsi qu'aidé de ses ouvriers, il a construit entre autres la grange écurie d'André Budin (murs et toiture) et celle de Daniel Buttin. Robert Maréchal de Vézeronce travaillait avec Hermin à l'époque ; il se souvient que dans la ferme Buttin, il y avait le grand-père à la jambe de bois qui disait toujours à son petit chien *"va t'en trouva la maître, é te fera cuire un zoué (un œuf)!"*



Grange Budin



Grange Buttin

La maison d'Emile Mathan, menuisier, (face à la boulangerie La Patène à Vézeronce) avait été un gros chantier : Robert Maréchal y avait participé en totalité depuis les fondations jusqu'au toit. Josette se souvient du bouquet de glaieuls que sa maman avait préparé pour mettre au sommet du toit, ainsi que l'exige la coutume quand le chantier a été mené à son terme. Le bouquet avait donné lieu à d'abondantes libations, le retour n'avait pas été forcément glorieux.



Pierre Magaud qui a commencé à travailler chez Hermin Rougelin à l'âge de seize ans (il est né en 1927) se souvient d'un chantier chez les parents de Julien Verger à La Frette, Léon et Rosalie : *"On a travaillé presque une année pour construire un atelier, d'abord les fondations puis les murs en pisé ; au-dessus il y avait une pièce pour faire sécher le foin. La table était bonne dans cette maison."*

Ce chantier se déroulait en 1947, on voit la date inscrite plusieurs fois sur le mur ; le papa de Julien était tisseur, sa maman ourdisseuse, l'atelier était destiné à recevoir des métiers à tisser.



Julien Verger



Pierre se souvient encore d'une des premières maisons à Charray, sur la gauche où ils avaient installé une *"grosse et belle charpente"*.

Il évoque également un chantier un peu spécial : il s'agissait de construire un abri pour la chaudière où se cuisait la *"péria"* (mélange de légumes) des cochons. Hermin avait inventé un modèle avec quatre piliers de 0,60 mètre de haut, en béton, dans lesquels étaient enfoncées des dents de herse. Sur ces piliers, reposait l'assemblage de liteaux, chevrons, bandeaux... avec quatre trous pour réunir le haut et le bas. Mais le vent de la nuit avait fait basculer la charpente et nos artisans n'étaient pas très fiers le lendemain matin ! Ceci se passait à *"l'embranchement de la route qui va à la Botte, près de la maison Cachard."*

Durant l'hiver, l'activité est un peu différente. C'est la saison où Hermin devient tonnelier en réparant les gerles et les cuves en bois utilisées pour les vendanges. Il demande parfois à Pierre de passer la tête à l'intérieur du récipient pour le raboter. Pour les cuves, il se rend au domicile des clients. Pierre se souvient qu'il utilisait un petit tombereau, un *"bureau"* tenu d'une main, le vélo de l'autre. Les roues étaient sans pneus, cela faisait du bruit.

Les enfants, Fernand et Josette, se souviennent aussi de la *"grille"* (dépôt séché du vin) qu'ils récupéraient, entreposaient dans des sacs de jute et vendaient à quelqu'un qui passait spécialement dans ce but.

Quand des fiancés viennent selon la coutume apporter des dragées à la famille Rougelin, Hermin leur fabrique une seille (seau en bois) et une planche à laver : ce sont deux cadeaux utilitaires mais sûrement très appréciés.

A l'heure des funérailles, Hermin va parfois chercher le cercueil chez Drevon à Bordenoud, ou chez Gentil, menuisier, route de Brailles à Vézeronce, avec son petit tombereau. Mais il lui arrive d'en fabriquer lui-même, entièrement à la main bien sûr. Pierre se souvient d'un drap cloué à l'intérieur pour cacher les aspérités du bois, et même d'une petite mise en scène qu'Hermin a imaginée lors du décès d'une dame de Brassard. Hermin est farceur et ne perd pas une occasion de rire.

C'est ainsi que Jo Perrier se souvient des volets d' *"un nommé Jaillet ex-maison Polèse ; Hermin s'était trouvé de passer, il lui avait cloué ses volets ; c'était pendant la guerre."*

Il était bien serviable, c'était un très bon voisin, tout de suite là pour donner un coup de main. L'hiver, il venait nous aider à faire du bois. Quand il faisait mauvais, il se retrouvait avec les voisins, le père d'Emile Cattin, le père Francis Cattin, oncle de Paul, le père d'Albert Béjui et mon père. A quatre, ils jouaient à la belote sur l'établi de son atelier, il y avait un petit poêle pour les chauffer." L'atelier se trouvait dans la grange à côté de la maison.

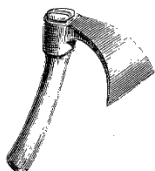
Lorsque Suzanne Perrier, sœur de Jo, s'est mariée avec Georges Patricot, il a fallu déménager pour leur laisser la place. Une maison était en vente à la Rebergère (là où habitent Fernand et Jeanne actuellement).



C'était la maison Schmitt. Ils l'ont achetée en 1949, ils ont déménagé fin juillet 1950, l'année du certificat de Josette.

La deuxième maison, côté ouest, s'est vendue après " à la bougie " : deux vieilles dames célibataires y habitaient, " les Billon ". Hermin et Emma l'achètent également.

Hermin continue son travail jusqu'en 1956. Robert Maréchal est resté chez lui d'avril 1943 jusqu'en 1945, il est revenu quelque temps en 1949. Pierre Magaud y est resté de 1943 à 1947, date de son service militaire. Ces derniers repensent aux mortaises, tenons... fabriqués entièrement à la main tout comme les taquets, sortes de tampons fixés dans le mur pour accrocher des objets. Comme outils, ils utilisaient l'herminette qui ressemblait à une sorte de petite pioche, coupait comme un rasoir et servait aux finitions pour que le chevron ait une bonne assise sur les différentes pièces de bois qui le recevaient. Il y avait encore la bisaiguë (ou besaiguë) pour équarrir les mortaises.



Fernand et Josette se souviennent que l'entreprise Gros de la Tour du Pin cherchait des charpentiers pour refaire la toiture des dépendances du château de Passins, leur père y a participé de même que Robert Maréchal.



Mais c'est chez les parents de Julien Verger qu'il va effectuer son dernier chantier : il s'agit d'une autre construction en pisé, celle de la grange-écurie en 1956. Une attaque cérébrale le saisit alors qu'il est en plein travail. Robert Maréchal se souvient qu'il avait déjà eu une alerte précédemment mais que le docteur Lazzarovicci, pense-t-il, l'avait bien remis sur pied. Cette fois malgré les sangsues et les bons soins du Docteur Piney, il ne s'en remettra pas. Robert Maréchal, qui travaillait alors chez Monsieur Mollard viendra terminer le chantier aidé de Georges Saubin de Vignieu.

Hermin a donc quitté son village et les siens à 54 ans. Sa femme Emma est décédée en 1963.

Quand nous repasserons devant les bâtiments évoqués précédemment, nous aurons une pensée pour le charpentier Hermin.

Merci à Josette et Fernand rencontrés le 4 septembre 2007, Robert Maréchal le 17 septembre et le 28 décembre, Pierre Magaud interviewé par sa cousine Josette Paviot le 5 novembre.

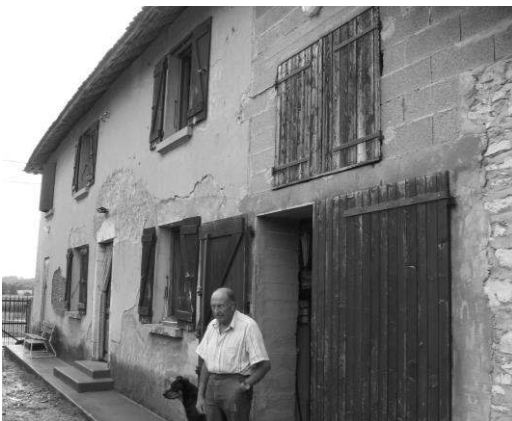
Les Genevey, matelassiers à Saint-Sorlin

C'est François Florin Genevey (1874-1947) originaire de Vasselin qui débute la lignée. A Grenoble, il a appris le métier de bourrelier. Le terme de "bourrel" dans l'ancien français signifie collier, harnais. Le bourrelier est donc celui qui fait et vend des harnais, des sacs, des courroies.



Ainsi François Florin garnit-il les colliers pour chevaux en les bourrant de crin, il fait de même avec les selles. Mais après la guerre de 14/18, il n'y a presque plus de chevaux, ils ont été tués sur le front ou mangés. Le travail dans la bourrellerie se fait rare. François Florin se reconvertit alors dans la profession de matelassier dont l'activité est assez similaire.

Il s'installe à Morestel, entre la boulangerie place des écoles et l'ancien café Berger.



Marcel, petit-fils de François Florin
devant la maison des Voûtes

Il vient ensuite aux Voûtes à Saint-Sorlin parce que le frère de sa femme (famille Donnet) est devenu aveugle à la guerre de 14. Il faut le soigner. Avec son épouse, ils vont travailler la terre, élever deux ou trois vaches et aussi continuer le métier de matelassier.

François va chez les gens à pied, il emporte le matériel sur une remorque : il s'agit principalement d'une cardeuse et d'un métier pour tendre la toile et fabriquer le matelas. Il va ainsi à Brangues, au Bouchage, dans tous les petits villages environnants. A midi, il mange dans les familles.

La cardeuse manuelle



François Florin restera matelassier toute sa vie, il travaille quelques années avec son fils François Charles et décède en 1947. Sa femme Euphrosine, plus communément appelée Rosalie, reste dans la maison des Voûtes jusqu'à sa mort en 1960.

Son fils, François Charles (1907-1992), a appris à faire les fauteuils "sur le tas" tout en continuant le métier de matelassier car il y a toujours de la demande dans ces années-là. Il s'installe avec son épouse Angèle à quelques 100 mètres de la maison familiale, dans une propriété achetée en 1941 à la famille Guiard.



Maison de François Genevey



François et Angèle Genevey

Auparavant, la famille Genevey avait fait l'acquisition d'une 5CV Peugeot. Cela changeait de rythme par rapport aux déplacements à pied. François Charles va toujours travailler à domicile pour une raison qui peut nous surprendre : à cette époque, les gens ne veulent pas qu'on sorte la literie de chez eux, ils craignent d'être volés par quelque artisan indélicat qui remplacerait de la jolie laine par de la laine plus ancienne... François prend sa retraite à l'âge de 65 ans environ.

Quant à Marcel, le petit-fils né en 1941, il reprend cette activité longtemps après l'arrêt de son père, soit en 1985. Auparavant, sa vie professionnelle l'a conduit en différents lieux : Clerget à La Tour du Pin, Berliet à Vénissieux Saint-Priest, Casino dans la région lyonnaise.

Quand il renoue avec la tradition familiale, le métier a bien évolué. D'abord il travaille chez lui, très rarement à domicile. Cela s'est produit à quelques occasions pour un sommier qui ne pouvait pas passer par la fenêtre, à cause d'escaliers qui avaient été modifiés...



La cardeuse électrique

Ensuite les matelas se réparent de moins en moins. Le déclin a commencé après la guerre de 1940. Les américains ont fait connaître le matelas à ressort, produit nouveau qui n'a pas besoin d'être retourné mais qui finit sa vie à la poubelle. Le matelas de laine, lui, a besoin d'être refait tous les 5/6 ans, il faut le retourner tous les 2 ou 3 jours, cela représente une contrainte. Aujourd'hui c'est le matelas de mousse qui a la vedette, mais il y a toujours des matelas à ressorts, futons etc....

Marcel souligne quelques inconvénients de cette profession : la poussière principalement. Pour ses père et grand-père, c'était aussi le travail dans les granges en plein courant d'air, c'était un vrai désagrément ! Bien sûr, les conditions étaient plus agréables à la belle saison, cela restait un travail saisonnier. L'hiver il fallait compléter par d'autres activités.

Dans les matelas, Marcel a fait quelques trouvailles : des billets, des cuillères à café en argent (il avait vu que les coutures avaient été refaites...) ; dans les fauteuils, les découvertes sont plus banales, quelques vieilles pièces, des stylos, des décimètres publicitaires...

Marcel est maintenant à la retraite, mais ce travail artisanal suscite encore des vocations. Par exemple, un artisan vient de s'installer à la Chapelle de la Tour, son intitulé est le suivant : artisan tapissier, garnisseur, matelassier, réfection de sièges et de rideaux. A tous ceux qui ont choisi cette voie, souhaitons bonne chance dans la lignée des bourreliers et matelassiers d'antan.

Merci à Marcel Genevey qui a bien voulu évoquer pour nous la tradition familiale.

Métiers disparus

Souvenirs de Madeleine et Marcelle Mollet

Le rétameur

De son vrai nom Jacques Petiotino, originaire d'Italie, habitant Thuellin lors de ses déplacements dans la région, il avait une pièce réservée à son usage dans la cour de la poste ; à partir de là il rayonnait dans les villages alentour.

Il se faisait appeler "Picotin", trouvant ce mot plus facile à prononcer par ses clients. On le voyait dans le secteur deux à trois fois dans l'année avec son vélo, traînant une petite remorque.

Il passait de maison en maison et s'installait pour Saint-Sorlin sur les marches de la croix du village, pour travailler ; à ce moment-là, la croix était sur la place, en bordure de route, en face de la maison Arnaud.

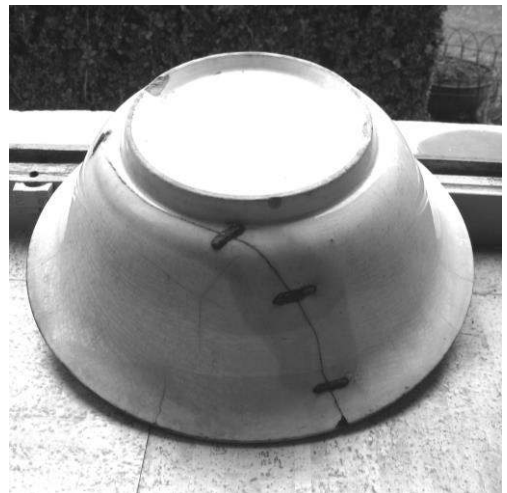
Il récupérait tout ce qu'il pouvait réparer : les seaux en fer percés, les arrosoirs qui avaient pris trous, ... depuis son dernier passage, il étamait également les couverts en fer : cuillères et fourchettes, et même il avait réussi à mettre des agrafes pour réparer un grand saladier cassé, en faïence, et dont on a pu encore se servir.



De même, il savait prolonger l'usage des cafetières en remplaçant le filtre pour la poudre de café quand il était abîmé.

Il relivrait à domicile tout ce qu'il avait réparé, et rendait à chacun ce qui lui appartenait ; il avait la bonne habitude de rassembler avec une ficelle le lot de chaque maison.

Quand a-t-il cessé ??? Avec la venue du matériel inoxydable, des seaux en plastique... son rôle s'est terminé.



Le bourrelier

Il y avait aussi le bourrelier qui venait à la ferme pour une ou deux journées de travail, réparer harnais et colliers de chevaux. Nous avons connu Monsieur Gonnet de Dolomieu qui descendait à vélo et partageait notre repas, en ce temps-là, c'était courant. Monsieur Cotte Ernest de Vézeronce a continué ce même travail.



Monsieur Gonnet

Le marchand de vêtements

Je me souviens des marchands de vêtements ambulants qui passaient à domicile avec un baluchon porté sur l'épaule au bout d'un bâton, à pied bien sûr. Tout était entassé dans une grande toile à matelas, qu'il n'avait qu'à ouvrir et tout l'inventaire du "magasin" était là, sous les yeux des clientes éventuelles.

Puis tout s'est modernisé : la famille Savelli des Avenières, les Martin-Garin frères, de Morestel, sont passés avec une camionnette.



Les deux frères Martin-Garin avec leurs épouses les deux sœurs Martin-Cocher
Dans les années 20, sur la route de leur colportage, entre leur domicile à Saint Colomban des Villards en Savoie et la métropole de Lyon, ils achètent un local commercial à Morestel, face à l'hôtel de France.



"Manu" Martin-Garin près de sa camionnette



Paul Savelli

Les laveuses à domicile

Pour mémoire, citons aussi les laveuses à domicile. Nous avons connu mademoiselle Angèle Rojon (1882-1965) grand-tante de Jean-Claude Rojon. Avec l'usage très répandu de la machine à laver, elle est allée travailler à l'usine Bouix.

Les cuisiniers(ères) à domicile

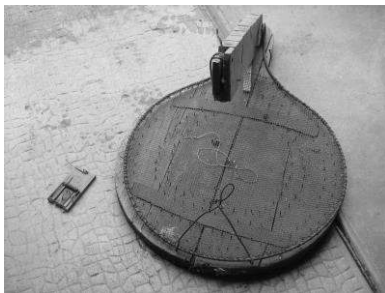
Il y avait également des cuisinières à domicile, qui venaient aider pour les grands repas, parfois de vendanges ou autres fêtes, à l'occasion d'un mariage aussi. Nous avons bien connu Madame Annette Vacher (1880-1961) ainsi que Monsieur Noël Guicherd (1875-1942), frère de Monsieur Félix Guicherd habitant le bas du village. Madame Annette Vacher avait une grande spécialité : les bugnes.

Le sonneur de cloches

Monsieur Genevey Joseph (1866-1940), dit "le marguillier", sonnait l'Angélus trois fois par jour et toutes les cérémonies du village. Son épouse, Marguerite dite "la Grite" distribuait le journal "Le Nouvelliste". Au décès de Monsieur Genevey, c'est Monsieur Magaud Joseph dit "le Zet" qui a pris la succession, et son emploi dura jusqu'à l'électrification des cloches effectué en début d'année 1959. A cette époque, le père Carbonnel, prêtre desservant Vasselin et Saint-Sorlin fit électrifier les deux sonneries.

Le fabricant de paniers

Il y avait aussi au village un fabricant de paniers en osier : Monsieur Louis Baud (1878-1969), connu sous le nom de Camille Baud (le grand-père d'Arlette Béjouis et de Serge Cattin). Ses paniers étaient remarquablement bien faits, très appréciés tout au long de l'année pour les récoltes de la campagne : fruits, légumes, noix, vendanges...



Monsieur Baud, avait fabriqué également cet énorme piège à rats qui est toujours utilisé.
Quelle différence avec la petite tapette d'à côté !

Il assumait aussi l'emploi de fossoyeur au cimetière.

Le raccommodeur de parapluies

On se souvient du raccommodeur de parapluies : Monsieur Morel qui passait à domicile avec une petite carriole de matériel, tirée par son chien. D'où venait-il ?? je ne sais pas ; mais lors de son séjour dans la région, il stationnait à Corbelin, sous la halle et de là, il rayonnait dans les villages environnants.

Son travail ? il réparait les baleines cassées, et pour renforcer la durée du parapluie, il cousait une petite collerette de tissu au sommet de la canne.

La repasseuse à la maison

En dehors de son commerce d'épicerie au village, Mademoiselle Joséphine Allagnat dite "La Fine", effectuait des travaux de couture et beaucoup de repassage. Comme elle était très habile et surtout minutieuse, on pouvait lui confier des travaux délicats tel le repassage des robes de communiantes, à cette époque en organdi (tissu léger et fragile). Elle était très appréciée.

Le coquetier

Les temps ont bien changé !!!

Nous avons connu le coquetier d'avant la guerre 1939/40, qui ramassait les œufs à domicile une fois par semaine, à jour fixe, et effectuait sa tournée à pied. C'était Monsieur Barbier du Vingt-Un.

Quand il passait à la maison, c'était la dernière station de sa tournée. Il avait une façon particulière de compter les œufs ; il les prenait par poignées des deux mains, et quatre mains faisaient une douzaine d'œufs. Il était très fort et pouvait porter un grand panier plein à chaque bras et un sur la tête... Ainsi chargé, il repartait à travers les prés à son domicile. Que faisait-il de ces œufs ? Je crois me souvenir qu'il prenait le train de l'Est en gare de Thuellin et allait les vendre au marché à Lyon.

Le ramasseur de peaux de lapins

Dans notre campagne, nous avons connu le ramasseur de peaux de lapins qui passait régulièrement avec son vélo prendre les peaux disponibles. Les peaux étaient suspendues, gonflées d'une poignée de paille (côté poils à l'intérieur) pour un séchage convenable.

Ces peaux de lapins pouvaient être utilisées soit pour la fabrication de feutre de chapeaux, soit dans l'industrie textile, à l'intérieur des navettes, bien que le poil de chat soit encore plus apprécié pour sa douceur.

Ce poil de lapin pouvait aussi entrer dans la composition de certains tissus très doux et chauds ainsi que dans la laine.

Autrefois, les gens savaient tirer parti de tout et pouvaient tanner les peaux chez eux ; on ouvrait la peau, la fixait sur une planche à laver en bois, bien tendue. Tous les jours on la frottait avec du gros sel (et peut-être avec un autre produit ?) et on la brossait pour lui garder sa souplesse et éliminer les petits résidus.

Ainsi, nous avons eu la chance d'avoir des petits manchons en fourrure, doublés et bien douilletts pour aller en classe. Il y avait même une bride réglée à notre hauteur pour les suspendre soit autour du cou, soit au porte-manteau de l'école.

Nous avons fait des envieuses, qui s'en souviennent encore...

Avec cette matière, beaucoup avaient des cols de manteaux ou de vestes.



La maman de Patrice Bonnaz lui avait fait un manteau en peau de lapin. Patrice ayant grandi, le manteau s'est transformé en descente de lit.

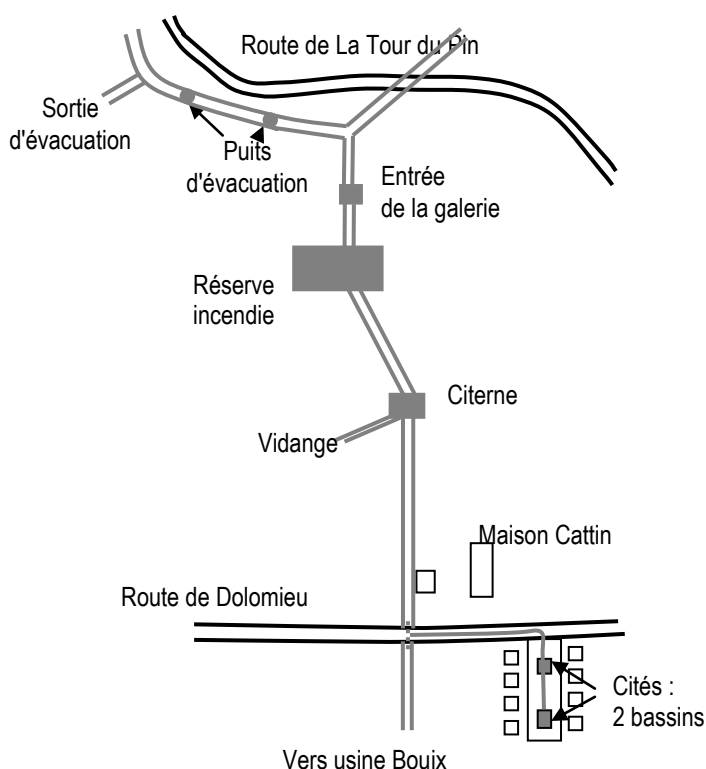
A propos de la maison Bouix

Sur la route qui mène à Curtin, à l'est du village, se trouve l'imposante maison Bouix. Durant presque tout le XX^{ème} siècle, elle a contribué à l'essor du village, grâce à son usine de tissage. Pour entretenir cette propriété, un concierge-jardinier résidait là, à demeure.

Dans les années 20, Joseph et Marcelle Cattin, parents de Paul et Georgette, remplissaient cette fonction et habitaient une petite maison réservée aux gardiens. Georgette se souvient : *" Mon père entretenait la propriété, taillait les arbres, faisait les courses, allait chercher les colis à la gare de Morestel avec une voiture à cheval..."* Quant à Paul, il nous confiait : *" Mon père y est resté treize ans. Quand la famille Bouix venait pour les vacances, il fallait que les allées soient bien propres ; alors moi, je les nettoiais, je grattais l'herbe parce qu'à ce moment-là y avait pas de désherbant, ça n'existait pas, on y piochait tout. Quand je rentrais de l'école en été, le soir et qu'il faisait sec, j'aidais mon père à arroser. On mettait environ 250 arrosoirs d'eau. Au milieu du jardin, il y avait une grande citerne c'était de l'eau qui venait d'en dessus de chez Emile Cattin "*.

Marc Laurent nous explique l'origine " des eaux qui alimentent la fontaine fluant dans la cour du domicile " (formule courante des actes de vente de l'époque), eau qu'évoquait Paul :

La source Bouix arrive des bois de la Frette, comme l'indique le plan ci-dessous. Après la ferme Cattin une conduite en fonte alimentait les cités Bouix avec 2 bassins sur la voie d'accès au groupe de maisons.



Puis la grosse colonne longeait la route qui va à la propriété Bouix, une vidange en forme de puits servait en cas de réparation de cette conduite.

L'eau arrivait à "la maison bourgeoise" dans la cour où existe toujours un bassin, ensuite à la maison du gardien, également à l'usine et dans un bassin d'agrément au bas de l'usine.

Elle distribuait la maison anciennement Bonnet (Tournier Cannell) puis une maison où un grand garage servait à mettre ce qui était utile pour le transport du personnel de l'usine (maison Verollet).



Revenons à cette galerie qui a fasciné plus d'un Saint-Sorlinois. Emile Cattin ne l'a pas vue faire, mais son père Joanny en a été le témoin. "Ils ont commencé à faire une entrée dans la côte, sous la route (il s'agit de la D16 Morestel La Tour) au milieu du talus. Le souterrain a été creusé à la main. Pour évacuer la terre, ils creusaient des cheminées et la sortaient avec des seaux.

Un jour, Gilbert Cuisnier m'y avait emmené avec Vincent Patricot, je n'en menais pas large. Gilbert avait une lampe à pétrole ; à certains endroits, il fallait passer en biais. Les murs étaient comme crépis par le calcaire qui s'y était déposé. On marchait sur l'eau".



Entrée de la galerie



Réserve incendie



Citerne



Intérieur de la citerne

Dans son témoignage du 23/10/1996, Gilbert Cuisnier expliquait : *"Il y avait des tas de problèmes, il y avait sans arrêt quelque chose qui bouchait. Ça faisait une galerie qui était à fleur de terre, pas tellement profonde et qui suivait la pente. L'eau coulait par terre et elle sortait en bas "*.

Marc Laurent, son beau-frère Stellio et André Laurent ont souvent dû effectuer des réparations pour extirper ces " queues de renard " (racines d'arbres).

En 1961/62, Stellio se souvient qu'avec quatre Italiens il a réparé car tout était bouché par le calcaire. A la main, avec pelles et pioches, ils ont creusé depuis la galerie jusqu'à la citerne, puis de la citerne jusqu'au bas du bois pour remplacer les tuyaux en ciment par des tuyaux en "Eternit". Par la suite, la conduite a été changée jusqu'à la ferme Buttin.

Louis et Laurence Laurent, parents d'Yvonne, Suzanne, Denise, Marc, Françoise, Nicole, Marie-Claude, Jean-Paul et Anne-Marie, ont pris la suite de la famille Cattin comme concierges-jardiniers à l'usine Bouix.

Françoise se souvient que son père disposait d'une voiture longue, "une canadienne" bordeaux de marque Peugeot dont les portes étaient entourées de bois, qui servait pour les courses de l'usine, le transport des personnes etc. Ainsi allait-il chercher Monsieur Roger Bouix à la gare de la Tour du Pin. Il emmenait aussi la directrice, Madame Maurin, à la banque de Morestel pour les payes de la fin du mois. Il se rendait fréquemment à la coopérative du Sud-Est pour acheter les produits nécessaires à l'entretien des locaux.

Quant à Marc, son frère, il évoque ses débuts dans le monde du travail : *"J'ai commencé à travailler chez Bouix à l'âge de 14 ans en 1951, comme tisseur. Je m'occupais aussi du chauffage de l'usine avec trois grosses chaudières qui fonctionnaient au charbon dit "coke".*

Je participais aussi aux travaux extérieurs, toujours avec l'aide de mon père ; ce dernier m'a beaucoup appris sur la taille des haies et des arbres. Nous avons un grand jardin potager et un verger car la famille était grande. Mes parents ont vécu dans la maison jouxtant l'usine environ 46 ans ".

Merci à Emile Cattin interviewé le 27/03/2007, à Marc Laurent, rencontré le 29/08/2007 pour son plan et son témoignage et à Françoise vue le 19/11/2007.



De gauche à droite : Marc Laurent, Stellio Minestrella, Françoise Minestrella, Patrice Bonnaz sur le terrain.

A pied, à vélo, en voiture, les facteurs de chez nous

Les facteurs sont le trait d'union entre le bureau de poste et les clients. Ils représentent une force de contact. Toute l'année et tous les jours, par tous les temps, hiver comme été, ils quadrillent leur territoire. Leur relation avec le public est sans doute plus marquée en milieu rural.

De la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui, plusieurs facteurs se sont succédé pour distribuer le courrier aux habitants de la commune. Ils faisaient la tournée à pied, puis à vélo et avec l'augmentation de la charge, la poste supprima la tournée à vélo pour la remplacer par la tournée en voiture dans les années 1970.

Dans certains comptes-rendus municipaux de Saint-Sorlin on retrouve des délibérations au sujet de la poste et des facteurs.

- Dans celui du 20 décembre 1891, *le conseil municipal donne un avis favorable pour la création d'une poste à Vézeronce.*

- Dans celui du 9 janvier 1895, *Monsieur le maire expose au conseil que la commune sera sous peu desservie par le nouveau bureau de poste de Vézeronce et que ce nouveau service va léser la commune car c'est le même facteur boîtier* de Vézeronce qui distribuera les dépêches d'abord à Vézeronce et ensuite à Saint-Sorlin et qu'il en résultera nécessairement un retard très préjudiciable. Le conseil avait accepté en 1891 la création d'une poste à Vézeronce à condition que la distribution des dépêches soit avancée de quelques heures. Il est également dit que l'absence obligée de son bureau du facteur boîtier pendant ses tournées contraindra le public à une attente. Il est dit que ce bureau aurait dû se créer à Saint-Sorlin.*

Suite à tous ces motifs, le maire demande à l'administration des postes que la commune soit desservie par un facteur direct de Morestel à Saint-Sorlin afin que la commune retire quelques avantages de cette création et soit desservie plus tôt qu'à l'heure actuelle.

* le facteur boîtier effectue à la fois le travail au guichet et la tournée en campagne.

- Dans celui du 27 février 1926, *il est dit qu'une pétition a été faite par les commerçants du centre pour que le facteur desserve le centre avant Brassard. Le conseil municipal a voté pour le rétablissement de l'ancienne tournée du facteur.*

- Dans celui du 28 novembre 1931, *ce sont les industriels de La Côte qui demandent un nouvel ordre dans la distribution du courrier. Le Conseil municipal acquiesce et demande que la tournée soit : Le Bourg - La Côte - Brassard - La Frette au lieu de Le Bourg - La Frette - Brassard.*

Aujourd'hui, c'est Le Bourg - Brassard - La Côte - La Frette.

- Dans celui du 27 mai 1944, le maire rappelle qu'il a écrit le 4 août 1943 au directeur des postes de l'Isère pour lui demander la création au village d'un bureau de poste. Par lettre du 3 septembre 1943, Monsieur le directeur des postes fait connaître qu'il ne pourrait s'agir que de la création d'une agence postale. Après discussion, le conseil municipal considérant les nombreux avantages que les administrés pourraient retirer d'une telle création, prie Monsieur le directeur des postes de l'Isère de vouloir bien créer une agence postale à Saint-Sorlin de Morestel.

- Dans celui du 1^{er} avril 1972 le maire communique au conseil municipal une lettre signée par les 12 préposés aux PTT de notre canton. Dans celle-ci les préposés font part de leur inquiétude devant le projet de motorisation postale qui, si elle est une forme de progrès, débouchera sur la suppression des postes d'une partie d'entre eux. Le conseil municipal donne son soutien à cette requête.

Du temps de la tournée à pied et à vélo la plupart des facteurs desservant Saint-Sorlin étaient des habitants de Vézeronce.

Le plus ancien dont certains se souviennent s'appelait Maréchal. Jo Perrier et Daniel Buttin en ont entendu parler par leur père. Ce Maréchal aurait habité à l'entrée de Vézeronce après le cimetière à gauche dans la deuxième maison. Il aurait fait la tournée dans les années 1900 à 1930.



Le facteur suivant fut Monsieur Joseph Duchêne, surnommé "colosse" (1887/1957). Il était en même temps agriculteur et faisait la culture du tabac. Il faisait partie des pompiers de Vézeronce. Il a fait la distribution dans les années 1930 à 1945. Madeleine et Marcelle Mollet se souviennent que lorsqu'elles étaient dans la cour, il ne leur donnait pas le courrier, il tenait à le déposer sur la table de la cuisine et que par mauvais temps il laissait le vélo au village et faisait la tournée de la Frette à pied. Rosa Colombin, sa nièce de Vézeronce se souvient que son oncle lui avait raconté qu'une fois en faisant la tournée et en descendant la Frette en hiver, il avait glissé mais que sa canne était restée plantée plus haut.

Monsieur Joseph Berthier (1909/2001) a succédé à Joseph Duchêne. Il a fait la tournée de Saint-Sorlin de 1945 à fin 1947. Il habitait Brailles, faisait un peu d'agriculture et avait une vigne au Suppey qui produisait un bon vin, c'était le spécialiste du bacco rosé. Il était également un excellent musicien et faisait partie de l'Harmonie de Morestel. Lorsqu'il a pris la tournée de Vézeronce, il a été remplacé par Jean Varvarande dit "Jeannot".



Tenue
d'hiver

Tenue
d'été

pour Joseph
Berthier



Jean Varvarande (1930/1992) est né à Saint-Sorlin, en limite de Vézeronce, au hameau de Brailles. A l'âge de 15 ans et demi il débute et fait des remplacements à Vézeronce ; ensuite il prend la succession de Monsieur Berthier Joseph le 1^{er} janvier 1948 et assure sans interruption la tournée de Saint-Sorlin. Il sera titularisé un peu plus tard.

A cette époque, la tournée se faisait à vélo quelle que soit la météo, la grosse sacoche de cuir à l'avant pour le courrier, et à la taille une petite sacoche pour les documents plus précieux. Il a fait plus de 250000 kilomètres avant d'être motorisé dans les années 70. A ce moment-là sa tournée a été agrandie sur la commune de Curtin et les hameaux de Brailles et Charray.

Toujours ponctuel et d'humeur égale, chaque matin, Jeannot apportait dans toutes les maisons les nouvelles, heureuses ou douloureuses ainsi que le journal quotidien ; c'était en somme un fil conducteur pour la journée de chacun.



Jean Varvarande félicité par Georges Meyer, ancien maire du village.

Toujours souriant, il savait et aimait rendre des services surtout auprès des personnes âgées, elles appréciaient sa complaisance et attendaient sa visite avec impatience : Combien de paquets de café a-t-il transportés de chez Madame Ducarre, épicière à Vézeronce ? et les saucissons de Monsieur Béjui, boucher charcutier... et même parfois de la pharmacie...

Jeannot savait tout ce qui se passait chez chacun, mais sa discrétion l'honorait. Il aimait beaucoup notre village et nous considérait comme ses "clients".

Notre facteur à l'honneur

Ainsi que « Le Progrès » l'a déjà rapporté dans sa rubrique de Morestel, le proposé au bureau des P.T.T. de Morestel, chargé pendant 36 ans de la tournée de Saint-Sorlin-de-Morestel, M. Jean Varvarande, a reçu la médaille du travail pour toutes ces années d'activité.

Notre sympathique ami Jeannot étant un élément important de la vie de la commune où il ne compte que des amis qui attendent chaque jour sa venue avec plaisir.

Nous avons tenu à le photographier à l'improviste lors de son passage chez notre correspondant.

« Le Progrès » adresse à M. Varvarande ses très sincères félicitations.



Pendant 36 ans il a desservi Saint-Sorlin. Après cette longue carrière il fut à l'honneur en recevant la médaille du travail, récompense bien méritée pour cet employé modèle. Cette sympathique cérémonie s'est passée au bureau de poste de Morestel où il était entouré de ses collègues de travail.



Jeannot a pris sa retraite le jour même de ses 60 ans en 1990. A cette occasion un vin d'honneur a été offert à Saint-Sorlin, présidé par Monsieur Vincent, maire, qui a retracé sa longue carrière exemplaire, et lui a également remis une belle médaille. La retraite de Monsieur Varvarande fut écourtée par la maladie, puisque fin novembre 1992, Jeannot nous quittait définitivement. A ses funérailles, il a reçu beaucoup de témoignages de sympathie.

Toute la population garde un excellent souvenir de son passage, de son contact humain, et de ses bons services.

1957 : le facteur change de nom

Le 21 décembre 1957, le nom de "facteur" disparaît au profit du nouveau grade de "préposé". Si le terme disparaît de façon radicale dans les textes officiels, il ne disparaît pas pour autant du vocabulaire populaire. Aujourd'hui le mot facteur est de nouveau employé par la poste dans ses textes officiels.



Après le départ en retraite de Jeannot, la tournée a été faite par Monsieur Raymond Claret. (1946/1995)

Il habitait Olouise, hameau de Sermérieu et était en même temps agriculteur car il avait repris la ferme de ses parents. Il avait une entreprise de battage (moissonneuse-batteuse). Il est décédé accidentellement en 1995 à l'âge de 49 ans.

Ensuite, Jean Bigot a fait la tournée de juillet 1996 à mai 2002. Il profite maintenant de sa retraite à Charray (Vézérone).

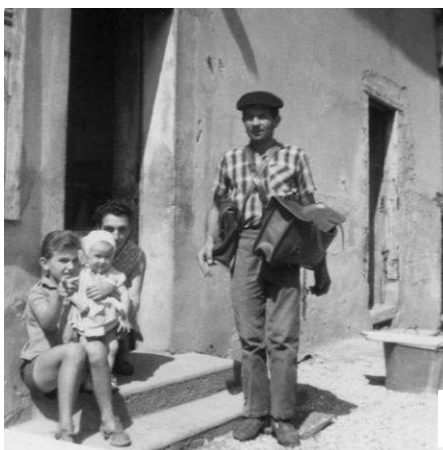




Aujourd'hui, c'est Madame Gisèle Caire d'Arandon, notre souriante factrice, originaire de Madagascar qui nous apporte le courrier.

Lorsque les facteurs prenaient leurs congés, la tournée était faite par des remplaçants.

Parmi ceux-ci deux d'entre eux : Monsieur Jacques Berthier (fils de Joseph), qui a assuré les remplacements de Jeannot Varvarande entre 1952 et 1956 et Monsieur Jean Alexandre Mollet (1921/1988) qui habitait Charray et a lui aussi effectué les remplacements de Jeannot Varvarande. Il avait pris sa retraite en 1981 et est décédé en 1988 à 67 ans.



Jean Mollet avec les sacoches du facteur



Jacques Berthier

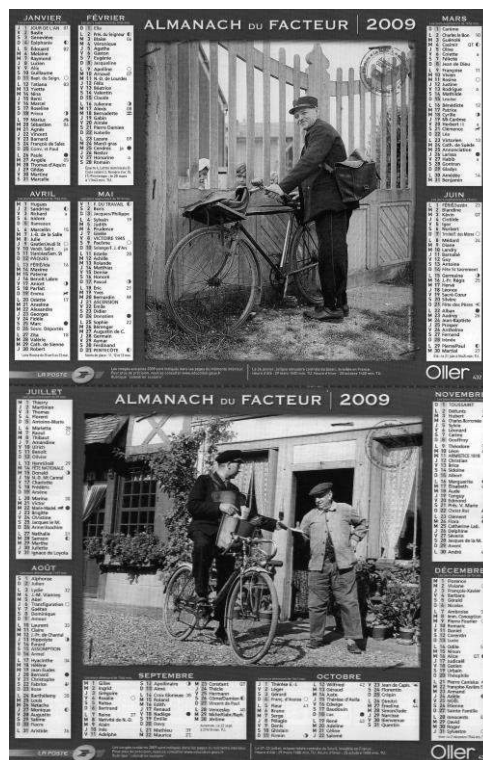
On ne saurait quitter nos facteurs d'hier et d'aujourd'hui sans parler du calendrier que ceux-ci nous proposent pour leurs étrennes.

Le 15 novembre 1849, l'administration autorise la vente des calendriers des facteurs.

En 1854, un imprimeur typographe rennais Charles Oberthur, a l'idée de personnaliser les calendriers par un cahier collé au dos et consacré aux principaux événements du département : dates et lieux de foires et de marchés, liste des communes et des bureaux de poste...

Au fil des ans, le calendrier prend de la couleur, accueille des photographies mais reste toujours le compagnon incontournable des étrennes du facteur.

Les facteurs d'hier à l'honneur sur les calendriers de demain



Histoire d'eau et puits et puits...

Quelques souvenirs et des photos de notre village nous rappelleront qu'avant l'arrivée de l'eau courante au robinet dans la commune entre 1961 et 1968, avoir de l'eau pour les besoins de chaque jour n'était pas chose facile, cela s'apparentait à une corvée.

Au début, les puits étaient équipés d'un tour avec leur chaîne et leur seau. Après, certains furent équipés de différents modèles de pompes manuelles. Ensuite arriva le temps des pompes électriques. De temps en temps, il fallait nettoyer le puits. Pierre Magaud se souvient que son frère Louis, quand il travaillait chez André Laurent a récuré beaucoup de puits à Saint-Sorlin. Il descendait dans le puits avec une corde et André Laurent resté en haut remontait les seaux de boue.

Aujourd'hui, il reste plus d'une centaine de puits sur la commune. La plupart ont de l'eau, mais ne sont plus utilisés. D'autres servent encore pour arroser le jardin ou pour la vie courante. Plusieurs sont à sec, certains sont bouchés et d'autres ont disparu. Ceux qui existent encore nous rappellent une autre époque et pour certains sont devenus un élément décoratif qui a beaucoup de charme.

- **Brailles**

Construction d'un puits

Quand la famille **Charvet** est venue s'installer à Brailles, il n'y avait pas encore l'eau. En 1967, en même temps que les travaux d'aménagement de la maison, ils creusèrent un puits. Pendant les travaux ils allaient chercher l'eau chez Varvarande, la maison d'à côté.



Construction du puits



Dans le puits, monsieur Jean Robert Charvet, debout l'un de ses frères



Le puits aujourd'hui

puits maison **Varvarande**

Le puits a été équipé d'une pompe en 1966.



• Brassard



En 1955, Patrice et sa maman, Andrée devant le puits.
On voit le bidon qui servait à remonter l'eau.

Souvenirs de Patrice **Bonnaz** : *"Le puits fait 20 mètres de profondeur. Ma mère remontait l'eau plusieurs fois par jour pour les besoins de la vie courante dans un grand bidon à lait. Les jours de lessive, c'était encore plus car elle faisait bouillir le linge dans une grande chaudière dans la buanderie. Par la suite on a utilisé un seau normal. Une fois en remontant le seau, ma mère a eu la surprise d'y trouver un serpent ; grosse frayeur ! Dès que j'ai eu la force de remonter un seau plein, je me suis fait un plaisir d'aider ma mère. Parfois le seau se décrochait, il fallait utiliser un grappin pour essayer d'accrocher l'anse du seau pour le remonter. C'était au petit bonheur la chance, plusieurs seaux sont restés au fond, ils y sont encore. Avant l'arrivée d'un réfrigérateur à la maison, en été on mettait les bouteilles au frais dans le seau que l'on descendait dans le puits".*

Puits maison **Chamoley**

La famille pose devant le puits en 1952
De gauche à droite : Jean Nicolas,
Joséphine Chamoley sa femme, Juliette
Chamoley, Madame Clarisse Chamoley née
Buttin
devant : René (Christian) Cottier



Puits maison **Guerrey**



Ce puits est construit sur limite, il est commun aux deux propriétés : Jo Perrier et Madame Guerrey

Le puits dont parle Jo Perrier, en face de chez lui.



Souvenirs de Jo **Perrier** : *"Le puits fait 18 mètres de profondeur. Je tirais l'eau plusieurs fois par jour, je remplissais le bassin qui est devant pour les chevaux et les vaches. Il fallait 80 litres pour un cheval, 160 litres pour les deux et encore plus pour les vaches. Parfois le seau restait au fond du puits. L'eau était chaude l'hiver et fraîche l'été. Je descendais des bouteilles pour les mettre au frais".*

- **La Côte**

Puits maison **Bingell-Canell**



Souvenirs de **Madeleine et Marcelle Mollet**



Madeleine tenant un maillon de la chaîne du puits.
Ci-dessus un détail.

"Chez nous, à la Côte, à l'emplacement d'un vieux puits de 25 mètres de profondeur, creusé dans la molasse et le sable et muré seulement sur 1 mètre au départ, une pompe a été installée au début des années 1930.

L'eau montait grâce à une chaîne bien particulière, en cuivre et qui se maintenait tendue par une poulie au fond du puits.

En 1931, elle a été équipée d'un moteur électrique de marque "Law" ce qui a simplifié la corvée d'eau. En cas de panne on se servait d'une manivelle.

La nappe d'eau était peu importante, 20 à 30 cm, elle n'a jamais fait défaut, sauf une année de sécheresse où le puits fut récuré par un volontaire "dévoué". Il est descendu simplement attaché à une corde. Ce puits était notre seule source d'eau pour l'usage de la maison et des animaux de la ferme. La citerne d'eau de pluie était plus aléatoire. Maintenant notre pompe est en grand repos, mais occupe toujours sa place dans la cour".

Puits maison **William Page**

William Page devant le puits de sa grand-mère.

Le puits a 12 mètres de profondeur, mais n'a plus d'eau aujourd'hui.

William ne l'a jamais vu fonctionner.

Il y avait un surpresseur à la cave.



• La Frette



Souvenirs de **Léon Allagnat** : *"Le puits fait 18 mètres de profondeur. Le matin avant de partir au travail, je tirais plusieurs seaux d'eau pour remplir des récipients pour que ma femme ait de l'eau toute la journée. Les jours de lessive pour laver et rincer le linge il fallait encore plus d'eau. L'été, je mettais le beurre et le vin dans une panier que je descendais dans le puits pour les mettre au frais. Le puits était utilisé par les voisins qui n'en possédaient pas. Il y avait Marcel Reymond puis Loulou Charvéron quand il louait la maison voisine".*

Souvenirs de **Gaby Batier** : *"En 1926, le puits a été creusé par mon père en hiver. Ma mère l'aidait à remonter les seaux de terre. Pour faire boire les vaches, on mettait une dizaine de seaux en ligne dans la cour. Tous les jours, je me sers encore de l'eau du puits".*



Puits maison **Gilbert Batier**

Autrefois



Amélie Guillot
assises sur la margelle du puits



Madame Clavel

Maintenant



Gilbert devant son puits qui est profond de 14 mètres.
La hauteur d'eau est de 5 mètres.

Puits maison **Colomb**



Détail de la pompe.
L'eau sort de la
gueule d'un animal

17 mètres de profondeur
Pompe à godets de marque "DRAGOR"

Puits maison **Coly**



Puits maison **Cottin**



Puits maison **Debonneville**



Particularité de ce puits :
double manivelle

Puits maison **Gautier**



Michelle Gautier avec sa chienne Chipie

Puits maison **Francisque Guinet**



Puits maison **Lachal**



Jean-Paul Lachal

Puits maison **Marchand Bordet**



Jérôme et Jules Marchand



Dans les années 60, Monsieur et Madame Lièvre étaient locataires de la maison Blayon (actuellement maison Martin). Ils allaient chercher l'eau dans la propriété en face. Ce puits a disparu dans les années 1990.



Puits maison **Moec**



Yannick Moec et sa chienne Lili

Puits maison **Neyret**



Eva, Hannah, Joseph, Gaspard, Isaac, Hugo
Debout : Thomas
Enfants des familles Botton et Neyret

Souvenirs de Julien Verger



"On a tiré l'eau au puits jusqu'en 1949, l'année où je suis parti à l'armée.

Parfois le seau se décrochait.

Après, une pompe a été installée par Joseph Ginon.

L'été on descendait le lait dans le puits pour le tenir au frais".

1930 Julien Verger à l'âge de 1 an avec ses parents
(Léon et Rosalie)

• Le village

Puits maison **Philippe Allagnat**

"Le puits a huit mètres de profondeur, avec très peu d'eau actuellement. On ne s'en sert pas pour l'instant".



Souvenirs de **Geneviève et Pierre Bejui** recueillis en 1997

Geneviève : *"On a eu l'eau courante seulement en 1963".*

Pierre : *"Ma femme me dit qu'elle a de bons bras, c'est parce qu'elle allait chercher l'eau chez un voisin. On a un puits mais on l'utilisait peu il aurait fallu le faire curer, ce qui fait que comme chez Genin, il y avait une pompe, qu'on tournait la manivelle, on y allait, on faisait des voyages, mais on économisait l'eau même pour arroser, pour laver".*



Puits de la maison **Bejui** aujourd'hui **Mazur**

Benjamin et William Mazur sur le puits

Puits maison **Bernard Bejuis**

"Avant, il y avait de l'eau, on arrosait le jardin, les plantes. Depuis deux ans l'eau a baissé, il n'en reste aujourd'hui qu'une vingtaine de centimètres. On l'a vu déborder il y a une quinzaine d'années".

Arlette Bejuis
devant son puits.



Puits maison **Boyadjian**



Puits maison **Serge Cattin**

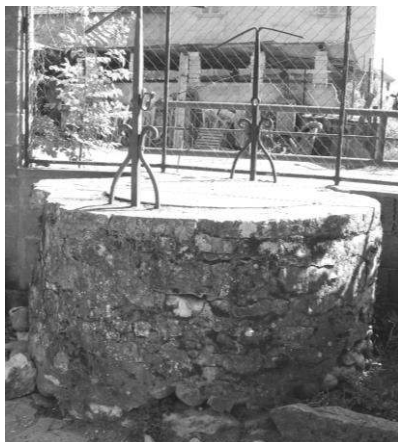


Souvenirs de **Maurice Cottaz** : *"Le puits fait 7 mètres de profondeur. Je me souviens que mes parents avec d'autres personnes buvaient souvent le pérold à côté du puits car l'eau était fraîche. Ils avaient fait mettre une pompe à main par Monsieur Gentil de Dolomieu".*

En ce moment, Maurice fait des travaux dans son puits.



Puits maison **Courand**



Puits du couvent
(famille **Durrenbach**)



Pauline et Jérémy
A noter : la forme particulière du puits

"Puits" maison **Jacques Genin**



*"Le puits a été supprimé
il y a 15 ans lors de
l'agrandissement de la
maison.
La pompe a été installée
devant le hangar en
décoration".*

Puits maison **Gonthier**



Puits maison **Gothuey**



Puits maison **Héraud**



Georgette Héraud

Puits maison **Malko**



*"Je pense qu'il y a encore de l'eau,
mais le puits est condamné".*

Puits maison **Martineau**



Gérard Martineau

*"Le puits a de l'eau,
je m'en suis déjà servi".*

Puits maison **Ogier**



Puits maison Gilles **Patricot**



Autrefois



Maintenant



Souvenirs de René **Trillat** : *"Dans le temps, l'eau était à 2 mètres (source du Suppey). Nous ne nous en servons plus depuis trois ou quatre ans. L'eau est potable, on la buvait avant. Le puits a une dizaine de mètres de profondeur".*

• Les Voûtes

Souvenirs d'Odette **Gonnellaz** : *"Le puits de mes grands-parents :*

Chez mes grands-parents, aux Voûtes, il y avait un puits, qui existe toujours mais qui est totalement à sec. Il est en pierre, avec une margelle, un tour, une chaîne et un seau en fer blanc qui faisait un bruit particulier lorsqu'il atteignait l'eau. C'était le seul point d'eau de la maison. Il est profond de 5 à 6 mètres et nous n'avions jamais manqué d'eau jusqu'en 1947 où après les travaux de drainage des marais il s'est trouvé à sec tous les étés. Il fallait aller chercher l'eau pour les bêtes à la serve chez Page, et l'eau potable à la source du puseau entre les Voûtes et Brailles. C'était une véritable corvée. Si le puits était à sec l'été je l'ai par contre vu déborder par un printemps particulièrement arrosé. C'était dans les années 50, les eaux de Saint-Sorlin descendaient à travers champs par les canaux irriguant les prés.

Le flot avait emporté une partie de la route derrière la maison. Le puits rejetait de l'eau à pleine margelle, elle se déversait à travers la cour jusqu'à la route. C'était particulièrement impressionnant".



Puits Marcel Genevey

* * *

Voilà un panorama forcément incomplet. On aurait pu évoquer tant d'autres puits, disparus ou non, en particulier celui de la Véronique au Suppey avec ses 50 mètres de profondeur.... En répertoriant, en photographiant, nous avons réalisé combien les puits, utilisés ou non, restent importants comme témoignage d'un passé proche dans le temps, mais où la vie était bien différente. Merci à tous pour la gentillesse mise à nous accueillir et à nous renseigner.

Jo et les chevaux



Depuis son plus jeune âge, Jo Perrier s'est intéressé aux chevaux : *"Quand on allait à l'école, on faisait un attelage avec des ficelles, on se mettait à trois ou quatre dans l'attelage, et on tirait quelque chose, un morceau de bois par exemple..."* Jo s'est toujours occupé des chevaux de la maison.

En 1939, il se décide à faire de l'élevage. Pour cela, il emmène sa ou ses juments à Morestel, sur le champ de mars : il y avait là une station de haras, face au collège. (Ce terme est d'origine scandinave : "hârr" signifie qui a le poil gris). Le haras est un lieu destiné à la reproduction de l'espèce chevaline et à l'amélioration des races de chevaux par la sélection des étalons. Les haras nationaux appartiennent à l'état et dépendent du ministère de l'agriculture.

A Morestel, les palefreniers, chargés du soin des chevaux, arrivaient en mars et repartaient début juillet.

La venue du tracteur dans le monde agricole a stoppé momentanément l'intérêt pour le cheval, mais Jo a recommencé son élevage dans les années 1990.

Les concours

Chaque année, à La Tour du Pin, se déroule un concours cantonal ; à Faverges de la Tour, il s'agit d'un concours départemental.

On doit arriver dans les trois premiers pour pouvoir concourir dans la catégorie supérieure. Pour avoir un beau cheval, il faut le préparer la veille avec des pieds bien taillés, bien graissés. Le lendemain matin, on recommence, les crinières doivent toutes être du même côté pour que le jury puisse voir l'encolure.

Après la préparation, Jo emmène son animal avec tracteur et bétailière. Les membres du jury viennent d'Annecy, ils se tiennent à la tribune et jugent le cheval à la marche, à la course. Ces animaux sont marqués, Féline, la jument de Jo, l'était au fer rouge. Le marquage a évolué, il est aujourd'hui électronique, ainsi récemment, pour vendre un jeune poulain quelqu'un est venu des haras nationaux d'Annecy lui mettre une puce afin d'éviter toute tricherie.

On peut présenter un beau cheval à partir de l'âge de un an. Jo a eu trois coupes avec Féline ou Gamin en 1994, 1997, 2000. En 1998, il se souvient de la présentation de Féline à La Tour du Pin :

"Elle est toujours arrivée première ou deuxième". Les dernières années où il a concouru, les palefreniers trouvaient quelqu'un pour le remplacer, Jo n'était plus assez jeune pour assurer la présentation.



Les comices

Jo se souvient d'avoir participé à celui de Vézeronce, Veyrins, Creys... il a toujours été bien primé.

Il aimait rencontrer les gens intéressés comme lui, par l'univers du cheval : il repense à un Monsieur Maurin de saint-Geoire en Valdaine, à Guy Chevarin qui avait organisé une fête du cheval à Saint-Victor de Cessieu.



Le voici en photo à cheval : celui-là, il l'a vendu à quelqu'un d'Optevoz. Quand à Féline, elle a aujourd'hui quatorze ans. Jo l'avait encore le jour de l'interview (septembre 2007). L'hiver, il la rentrait à l'écurie et se servait du foin récolté à moitié avec Gérard Budin. Ayant été hospitalisé par la suite, il a dû se résigner à s'en séparer.

Gamin, lui, a été vendu à la ferme Buisson (entre Morestel et Passins) : Jo a eu la surprise de le voir attelé, un jour, vers la ferme de Montin, alors qu'il passait en voiture avec son neveu. Ils se sont arrêtés. La propriétaire de Gamin, Madame Dupont, ici avec ses enfants, a fait monter Jo dans la calèche et l'a ramené chez lui !



Aujourd'hui, Jo parle toujours avec passion de ses chevaux. Photos, coupes, récompenses sont en bonne place dans sa maison.

Merci de nous avoir fait partager son amour pour Gamin, Féline, ...

Des expressions bien de chez nous et d'ailleurs

Dès notre jeune âge, nous avons été bercés par des mots, des phrases, qui avaient souvent une couleur particulière dans nos campagnes. Beaucoup d'expressions, à quelques détails près, étaient utilisées par le plus grand nombre. Mais il arrivait aussi que quelques formes de phrases "appartiennent" à telle personne ; les redire signifie alors faire revivre le ou la disparue.

Michel Poncet de Vézéronce, rencontré pour la revue numéro 2 a ainsi évoqué avec émotion des expressions particulières de Marcelle Cattin, son ouvrière. Nous avons voulu en connaître d'autres. Beaucoup en ont retrouvées dans leur mémoire qu'ils ont entendues de tel ou telle ou qu'ils emploient eux-mêmes. Nous vous les présentons en précisant le sens lorsque nécessaire.

Bien sûr, la liste n'est pas complète, mais elle est déjà bien fournie. Beaucoup de ces expressions restent encore couramment employées aujourd'hui et donnent du piment à nos conversations.

• Vie quotidienne (conseils, politesse, semonce, moqueries, réconfort...)

- Ça t'en a bien donné ! : *Tu as eu beaucoup de travail.*
- Jamais de la vie ! : *Impossible !*
- Un fumeterre : *Pour décrire une personne de petite taille, aux jambes courtes, quand elle pète le fa fuma la terre.*
- Il n'a pas bon poil : *Pour un humain, il n'a pas bonne mine, il a l'air misérable.*
- Garder une poire pour la soif : *Savoir prévoir !*
- Long comme un jour sans pain : *Moment interminable !*
- Rentrez en plein ! Il faut rentrer à bout : *Ne pas rester sur le pas de la porte.*
- Ça ne peut pas mieux faire !
- On n'en fait pas lourd ! : *On en fait peu.*
- Monter sur le plancher : *Monter au premier étage (plancher de planches larges juste jointes par opposition au rez-de-chaussée en terre battue ou "carrons").*
- Ça va tenir le feu ! : *Le feu va durer.*
- Il va falloir se décarcasser ! : *Se mettre en quatre pour y arriver.*

Madeleine Mollet

- C'est clair comme de l'eau de roche : *C'est évident !*
- É pas de merde de kianson : *Kianson = blaireau qui fait des trous partout ; donc se dit de quelque chose qui est rare. (de Joanny Verger)*
- Voyons voir !
- Il y a toujours une merde et une foire : *Il y a toujours des ennuis.*
- Ça mange pas de pain ! : *Ça ne coûte rien.*
- Les chiens font pas des chats ni les crapauds des rossignols ! (de Célestine Cattin)

- Ça va lali lala ! : *Ça va comme-ci comme-ça.*
- Allons bon ! Voilà ben mais ! : *Quand on apprend une nouvelle.*
- Nous sommes pressés, allons doucement ! (de M Barbier des Avenières)
- Où vas-tu ? A Benonces ! : *Endroit perdu pour éviter de dire la vérité.* (de Rosalie Cattin)
- On lui donnerait le Bon Dieu sans confession ! (de Marie Béjui)
- C'est dans le nub : *dans le noir.*
- Prendre ses cliques et ses claques : *S'en aller.*
- Ce tantôt : *Cette après-midi.*
- Dieu seul le sait et Dieu n'est pas bavard ! (de Béatrice Buttin)
- Faites ce qu'on vous dit de faire, ne faites pas ce qu'on fait !

Daniel Buttin

- On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! : *En faisant quelque chose, il y a forcément des dommages.*
- Vive la charrette et le bon vieux temps ! : *Refuser le changement et la modernisation.*
- Drumi, lo poulailles y sont ! : *C'est l'heure d'aller dormir, les poules y sont.*

Marie-Jo Allagnat

- Sale coup pour la fanfare ! : *Dit quand quelque chose va mal. Origine : durant la guerre de 14, des brancardiers musiciens avaient formé une fanfare. Lors d'une répétition, sur le front, un obus était tombé au milieu du groupe.*
- C'est pas midi à la Croix Rousse ! : *Il faut être à l'heure.*
- Il faut qu'un coup pour tuer un loup : *Un seul ennui de santé grave peut nous abattre.*
- Ça va pas durer autant que le marché de Vaise : *Ça ne va pas durer longtemps.*
- Ce qui est pas bon pour Chabert est bon pour son âne : *Ce qui n'est pas bon pour l'un est bon pour l'autre.*
- Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures : *Il ne faut pas perdre son temps pour rien.*
- Il ne faut pas chercher la petite bête.
- Jamais renard peureux n'a eu le nez plumeux ! : *Qui n'ose rien, n'obtient rien.*

Michel Poncet et Georgette Héraud (de Marcelle Cattin)

- T'as jamais vu peter le loup sur la pierre de bois ! : *Tu es un peu naïf, tu n'as jamais rien vu.*
- Si le loup te mange, il chiera bien des guenilles : *Se dit quand on est bien emmitouflé, bien habillé.*

Odette Gonnellaz (de sa grand-mère : Rosalie Genevey née Donnet)

- Ça durera pas tant que les impôts ! : *Ça ne durera pas longtemps.*

Jo Perrier

- C'est bien bon pour un client qui paye qu'une fois : *C'est bien assez joli pour un client de passage.*

Claude Reynaud

- Tu mets ça dans ta poche avec ton mouchoir par-dessus : *Tu encaisses et tu ne dis rien.*

Mireille Rivier (de son papa)

- Point trop n'en faut !
- Prendre la poudre d'escampette : *Se sauver*

Gaby Batier

- Tu vas aller me jeter ça tout de suite au Cumont : *Au tas d'ordures.*
- Je n'ai pas souvent vu un sale boccon pareil ! : *Se dit d'une personne désagréable.*
- Je vais mettre mon davanti (ou devantier) pour ne pas me salir.

Claudette Krut

- Chante, beau merle, ta cage brûle : *Se dit de quelqu'un qui est insouciant.*
- Si quelqu'un frappe à la porte avec les pieds, c'est qu'il a les mains chargées : *C'est quelqu'un de généreux, on lui ouvre !*

Pierre Magaud

• Comportement

- Faire Pâques avant les Rameaux : *Faire les choses dans le désordre.*
- Mettre la charrue avant les bœufs. (*id.*)
- Et puis adieu, bonjour : *Le travail terminé, on passe à autre chose.*
- Je lui dois la vue : *Je ne connais pas cette personne.*

Madeleine Mollet

- Traîner sa grolle : *Paresser ; grolle = chaussure.*

Marie-Jo Allagnat

- Qu'est-ce qu'elle tatouine ! : *Qu'est-ce qu'elle traînasse !*
- Qu'est-ce qu'elle pinaille ! (*id*)

Gaby Batier

• Education

- Si la cloche de Saint Jean sonne, tu resteras avec ta grimace : *Menace quand les enfants font des grimaces.*

Gaby Batier

- Dépêche-toi de manger ta soupe, sinon la dame en noir va venir te chercher.
Tu vas recevoir une paire de claques pour te mettre du plomb dans la cervelle : *Pour devenir plus raisonnable. **

Claudette Krut

*Quand, petite, elle entendait cette menace, elle ne comprenait pas qu'avec les mains on fabrique du plomb.

- Huit jours sous un créneau (crénet, beneau) et tu la mangeras ta soupe ! : *Menace très courante évoquant la cage où on isolait une poule.*

Josette Drevo, née Rougelin - Pierre Magaud - Marie-Jo Allagnat

- Si tu ne veux pas manger, regarde !

Marie-Jo Allagnat - Jo Perrier

- Si tu ne travailles pas poulain, tu travailleras cheval ! : *Si tu ne travailles pas jeune, tu travailleras adulte.*

Madeleine Mollet

- Si tu travailles poulain, tu peux te reposer cheval ! : *Si tu travailles jeune, tu pourras te reposer vieux.*

Pierre Magaud

- Bella via poulain, mauvaise cheval : *Tant qu'on est petit comme un poulain, c'est la belle vie ; adulte, c'est plus dur.*

Emile Cattin

• L'argent, les économies

- Il faut faire vie qui dure : *Faire durer.*
- Tirer à bout : *Utiliser au maximum.*
- Faire à cha peu : *Faire petit à petit, selon ses moyens.*
- Ça fait d'abonde : *Ça fait du profit.*

Madeleine Mollet

- Frare que frare, l'argent c'est l'argent : *Frère ou non, ce qui compte, c'est l'argent.*

Emile Cattin

• Se nourrir et boire

- A table ! Il faut s'attraper à ce qu'il y a : *Il faut manger ce qui est présenté.*
- C'est gros bon ! : *C'est bien bon !*
- Bien vous fasse ! : *Un souhait quand on trinque.*

Madeleine Mollet

- Travaille qu'à fam ! : *Quand on a bien mangé, on n'a plus besoin de travailler.*

Madeleine Mollet et Daniel Buttin

- Ça engouâme, mange moins de pain et plus de fricot ! : *Ça bourre, mange plus de bonnes choses !* (de Thomas Buttin)

- Il mange des clopinettes : *Pas grand-chose.* (de Joseph Buttin)

- Avoir plus grands yeux que grand ventre : *En vouloir plus que l'on ne peut manger.*

Daniel Buttin

- Y a peut-être plus riche, mais y'a pas plus saoul ! : *Quand on a fait un bon repas.*

Josette Drevon (de sa belle-mère)

• Météo

- Geler à pierre fendre !
- Temps pommelé comme fille fardée n'est pas de longue durée.

Madeleine Mollet

- Ciel pommelé et femme fardée tout cela n'est pas de longue durée.

Jo Perrier

- Il ne ferait pas bon dormir sur une échelle : *Par grand froid.*

Mireille Rivier (de son papa)

-   a berode ! : *Quand il tonne.*

Catherine-Clémentine Buttin

• Travaux

- Faire dire les carreaux ! : *Terme employé en couture.*

- Je vais faire vivre mes bêtes : *Donner à manger aux animaux.*

- Ramasser à la fraîche : *   la fraîcheur.*

- Ne pas perdre la main : *Garder l'habitude.*

- Avoir du pain sur la planche : *Avoir beaucoup de travail.*

- Prendre le passage à talon : *Sentier très étroit où l'on ne passe qu'à pied.*

- Il faut cuire le pain tant que le four est chaud : *Poursuivre une affaire qui est en bonne voie.*

Madeleine Mollet

- "Lare, lare, ta maison brûle" ! : *criait Suzanne Allagnat pour faire partir l'épervier qui tournait au-dessus des poussins.*

Françoise Minestrella

• Naissance, mariage et mort

- Quand un enfant naît, on le jette au plafond, s'il reste accroché, c'est un dauphinois: *Le dauphinois a la réputation d'avoir les doigts crochus [d'être avare].*

Pierre Magaud

- Avoir une bessonn  e : *Naissance de jumeaux.*

- Il a fait son sanctus : *Il est décédé.* (de Madame Simon)

Madeleine Mollet

- La tio a chanté cette nuit, sans doute pour annoncer une naissance ou un décès : *Si la tio (chouette) chantait cru   cru  , c'était pour une naissance (lou cru   = le berceau). Si elle chantait crui crui, (la crui = la croix) c'était pour un décès.*

Emile Cattin (il entendait raconter cela aux vendanges)

- Quand on prend une fille de l'autre côté du Rhône, la moitié de la dot tombe dans le Rhône : *Loin, c'est tout beau !*

Marie-Jo Allagnat

- La cabre doit toujours brouter où on l'a mise : *La jeune fille qui se marie doit suivre son mari et rester l  .*

Emile Cattin

- Il n'y a pas que dans les foires qu'on fait de mauvaises affaires, dans les mairies aussi !

Daniel Buttin (de Marie B  jui)

- Il a payé, nous on doit ! *Dit quand quelqu'un décède, après, ce sera notre tour.*

Daniel Buttin (d' Aimée Perrier)

- En patois

- Éna qua dévissi et revissi ! Tin, vela la cla ! : *il n'y a qu'à visser et dévisser ! Tiens, voilà la clé.*

- É ne vau pas oune pé de lapin ! : *Ça ne vaut pas une peau de lapin.*

- Va té ? Voa ! na brise ! : *Ça va ? oui, un peu.*

- Etien pas le mauvais bougre, mé, ou bouvave ; lo par étai : *Ce n'était pas un mauvais bougre, mais il buvait, le père aussi.*

- Quand é fricasse à La Chapelle ou dans bien d'autres païs, é lo pompi de La Tou que l'on appelle : *Quand ça brûle à La Chapelle où ailleurs, ce sont les pompiers de La Tour que l'on appelle.*

- N'y a plu d'éque dans notre poua ! : *Il n'y a plus d'eau dans notre puits !*

- Ne vous en faiton pas, nous van débaroula na longueur de tuyau pour l'attrapa ! : *Ne vous en faites pas, nous allons dérouler la longueur de tuyau nécessaire pour en avoir !*

Bernard Reynaud (d'un de ses amis, pompier à La Tour)

- On té que te va ? à Tournarie ! : *Ville ou pays imaginaire pour éviter de dire où on va.*

- Assetate pe bas ! : *Assieds-toi par terre.*

Gaby Batier

- Far peta lo taunier : *Taunier = guêpier. Se dit lorsqu'on dénoue une situation difficile, lorsqu'on s'explique.*

- Oula chargea la miole : *Il a chargé la mule : se dit d'une personne qui a trop bu.*

Madeleine Mollet

- Lo lias sont lo lias ! : *L'argent c'est l'argent. Quand on parle d'une personne "près de ses sous".*

Mireille Rivier

- É va tomba en duelle ! : *S'écrouler comme les douelles (planches) d'un tonneau sec.*

Madeleine Mollet

- Vitia le feneraille (on dit aussi fenaille), adieu le bicaille ! : *Voilà les foin, adieu l'amour !*

Daniel Buttin

- Quand on mure, on empourte que ce qu'on a bia é mezia : *Quand on meurt, on n'emporte que ce qu'on a bu et mangé, mais pas ses richesses.*

Julien Verger

Quand les jeunes invitaient les anciens en 1969



- Debout deuxième rang :

Joseph Genin (adjoint)	Marcelline Genin	Claude Allagnat	Claudius Genin	?	Rose Bonnichon	Joseph Bonnichon
---------------------------	---------------------	--------------------	-------------------	---	-------------------	---------------------

- Debout premier rang :

Maria Allagnat	Louis Prosper Kaddour	Eugène Guinet	Clémentine Cattin	M.Louise Perrier	Joséphine Rojon	Marcelle Cattin	Rosalie Verger	Joséphine Mollet	Amélie Allagnat
-------------------	-----------------------------	------------------	----------------------	---------------------	--------------------	--------------------	-------------------	---------------------	--------------------

- Assis :

Léon Verger	Marie Fouillet	Marie Béjui	Maria Bonnaz	Marie Huguet	Alexandrine Platroz	Maria Guillot	Marie Blayon
----------------	-------------------	----------------	-----------------	-----------------	------------------------	------------------	-----------------

Les jeunes de gauche à droite :

Gilles Cottin, ?, Maurice Cottaz, Jean-Claude Rojon, Martine Guillet, Marcelle Guinet, Michel Rivier, Jean-Gabriel Léna, Jean-François Cuisnier, Christiane Chavanel, Marie-France Guinet, Catherine Cuisnier, Nicole Cattin
Et aussi qui ne sont pas sur cette photo ou qu'on devine à peine : René Arnaud, Nicole Cottaz, Marie Thérèse Guillet, André Guinet, Edmond Magaud, Michel Magaud, Joëlle Rivier, Mireille Rivier...

En 1969, le club diamant n'existait pas encore. Chaque année, le club des jeunes organisait un goûter pour tirer les rois avec les anciens du village.

Comme il le fait depuis quatre ans, le club des jeunes recevait les anciens en ce premier dimanche de janvier.

Soixante-quatre invitations avaient été faites, et grâce au transport assuré par des bonnes volontés, une quarantaine de personnes âgées de plus de 70 ans gagnaient la salle municipale réservée aux réunions.

Les jeunes accueillirent leurs invités qui prirent place autour d'une table bien décorée, pour tirer les rois.

Des disques rappelèrent la "Belle époque" ; les jeunes chantèrent pour les anciens ravis et un bon goûter se partagea dans une ambiance exceptionnelle.

M. Genin, adjoint, représentant M. Laurent, maire ne manqua pas de féliciter les jeunes pour leur initiative.

Article DL janvier 1969

"Ce sont des après-midi dont on se souvient avec émotion. La salle de classe de la place n'avait pas encore été rénovée (voir photo). Nous préparions le goûter : salade de fruits, mousse au chocolat et achetions les brioches des rois. Ce que ne dit pas l'article du journal ci-dessus, c'est que beaucoup d'anciens chantaient. Certains avaient préparé leur chanson en apportant même le texte. J'ai encore dans l'oreille certaines voix : Monsieur Perrichon chantant l'océan, Monsieur Verger et les galeries Lafayette, Madame Donnet et le célèbre tatata rythmé avec le couteau sur le verre, le Père Rey (alors prêtre à Saint-Sorlin) chantant en patois "La Tonia sous un pommi" (sa voisine de table se prénommant Maria, il avait changé le prénom) et tant d'autres heureusement conservées sur une cassette. C'était une vraie joie pour nous, jeunes de l'époque de recevoir les anciens. C'était un moment exceptionnel !"

Cette chanson fut très répandue en France, plus de 40 versions ont été recensées avec différentes variantes. La version que voici est d'une forme delphinno-savoienne quasiment semblable pour toutes les Alpes.

LA MARION ET LE BOSSU



1 - La marion sos on pmi
Que se gan-ga-na-re
Que se gan-ga-na-re de cé
Que se gan-ga-na-re de lé
Que se gan-ga-na-re. } bis

2 - On bossu vint a passa
Que la regardave
Que la regardave de cé
Que la regardave de lé
Que la regardave. } bis

3 - N'argada pas tant bossu
Vo n'et pas tant brave
Vo n'et pas tant brave de cé
Vo n'et pas tant brave de lé
Vo n'et pas tant brave. } bis

4 - Que t'sé brave que t'sé leido
Te sara ma mia
Te sara ma mia de cé
Te sara ma mia de lé
Te sara ma mia. } bis

5 - La Marion prit son cotté
Per' y copa sa bossé
Per' y copa sa bossé de cé
Per' y copa sa bossé de lé
Per' y copa sa bossé. } bis

6 - Quand la bossu fut copa
Le bossu ploravé
Le bossu ploravé de cé
Le bossu ploravé de lé
Le bossu ploravé. } bis

7 - Ne plora pas tant bossu
Vo rindra la bossé
Vo rindra la bossé de cé
Vo rindra la bossé de lé
Vo rindra la bossé. } bis

8 - Quand la bossé fut rindue
Lo bossu chantave
Lo bossu chantave de cé
Lo bossu chantave de lé
Lo bossu chantave ! } bis



"82 Chants folkloriques et danses de nos Provinces". P.

Souvenirs d'enfance

Danielle Borde - Laurent



C'était dans la deuxième moitié des années 1930. L'arrivée des grandes vacances amenait des événements annuels.

Les sœurs Mollet (Blanche, Madeleine et Marcelle), voisines avec qui je rentrais de l'école, partaient en vacances chez leur grand-mère à Corbelin. On attelait le char à bancs pour le transport des voyageurs et des bagages.

Peu après, on m'emmenait en vacances chez mes grands-parents à Veyrins. Tout au long de la journée la vie était différente de celle à la maison. On allait chercher l'eau au puits dans un seau qu'on y descendait avec le treuil. Il fallait longer l'escalier de la cave, traverser la grange : le puits était là, dans le pré. On puisait l'eau dans le seau, près de l'évier de pierre, avec le puisard, sorte de grande louche. On la mettait dans une cuvette émaillée blanche.

La cuisine était faite sur la petite cuisinière noire avec son four, chauffée à la tourbe. Le soir la grande cuisine dallée de pierre était éclairée par la lampe à pétrole au large abat-jour blanc, suspendue au-dessus de la table.

Puis ma tante allait traire les chèvres, elle allumait la lanterne pour se rendre à l'écurie.

J'appréciais ces moments où l'on allait chercher de l'eau et ce temps calme de la traite, dans la paille, la tiédeur de l'écurie à l'heure de la fraîcheur, à la lueur de la lampe tempête. Une harmonie se dégageait des sensations, des bêtes tranquilles, de l'affection dont j'étais entourée. Pour monter se coucher on allumait la lampe Pigeon.

Pendant l'année scolaire les haltes chez Mollet fournissaient aussi leurs merveilles.

C'était l'occasion de trouver du feu dans la cheminée et d'y voir cuire des mets dans des récipients appropriés.

Parfois en entrant dans la cuisine on voyait le "patron", en flanelle, en train de pétrir le pain dans le pétrin. Après sa cuisson, madame Mollet, dans le four chaud, faisait cuire une pogne.

A la belle saison, au retour de l'école, ma halte chez Mollet profitait des distractions que leur grand-mère avait organisées pour ses petites-filles. Les grands arbres supportaient barre fixe et trapèze rustiques, faits de grosses branches, de même que les échasses.

C'étaient tous ces trésors de ma vie qui s'en allaient au décès de madame Mollet.

Lundi 20 août 2007

Danielle Borde

Quelques informations

- **Nouvelles de la croix de Brassard**

La colonne de ciment qui soutenait la croix de Brassard, n'a pas résisté au temps. La croix a donc été déposée en vue de sa restauration.

On a découvert le nom du fondeur : "Corneau Frères 76".

Ce fabricant fondeur est l'un des principaux fabricants de fontes d'art de la deuxième moitié du XIXème. Le numéro 76 est un numéro de série.

L'activité est reprise en 1886 par Deville, Pailliette et Cie successeurs à Charleville.

La croix reprendra place à Brassard après quelques travaux de nettoyage, de rénovation et après lui avoir trouvé un socle en pierre.

- **Un tableau qui nous interpelle**



Monsieur Claude Cheylan nous a donné ce document.

Eugène Baudin (1843/1907) peintre lyonnais a-t-il résidé à Saint Sorlin ? Quelle est la maison représentée ? Aidez-nous à résoudre cette énigme. Merci !

La maison Bernachot à Saint-Sorlin (1900)

Huile sur carton fort.
24,5 x 34 cm.

Authentifiée par Valentin Baudin "œuvre d'Eugène Baudin, collection de la famille".

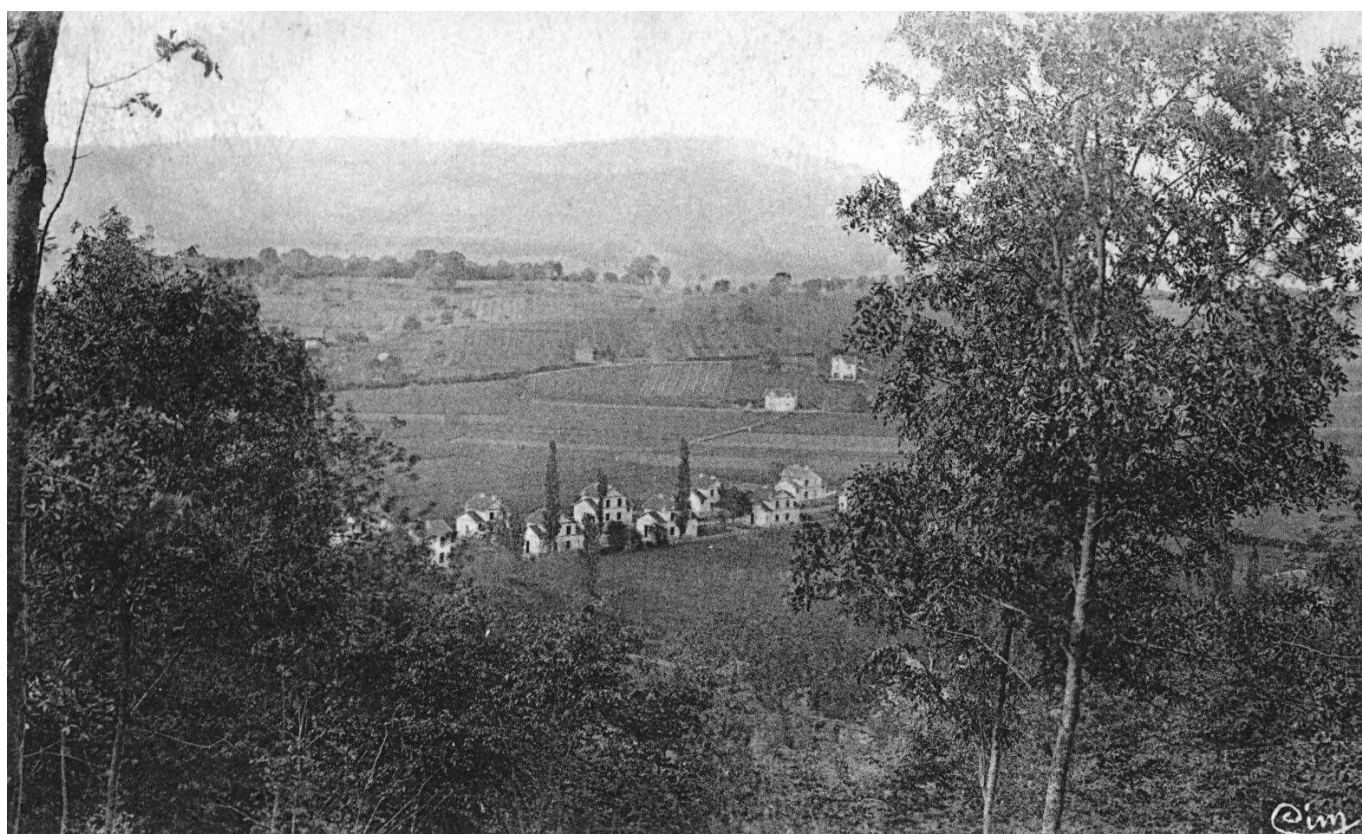
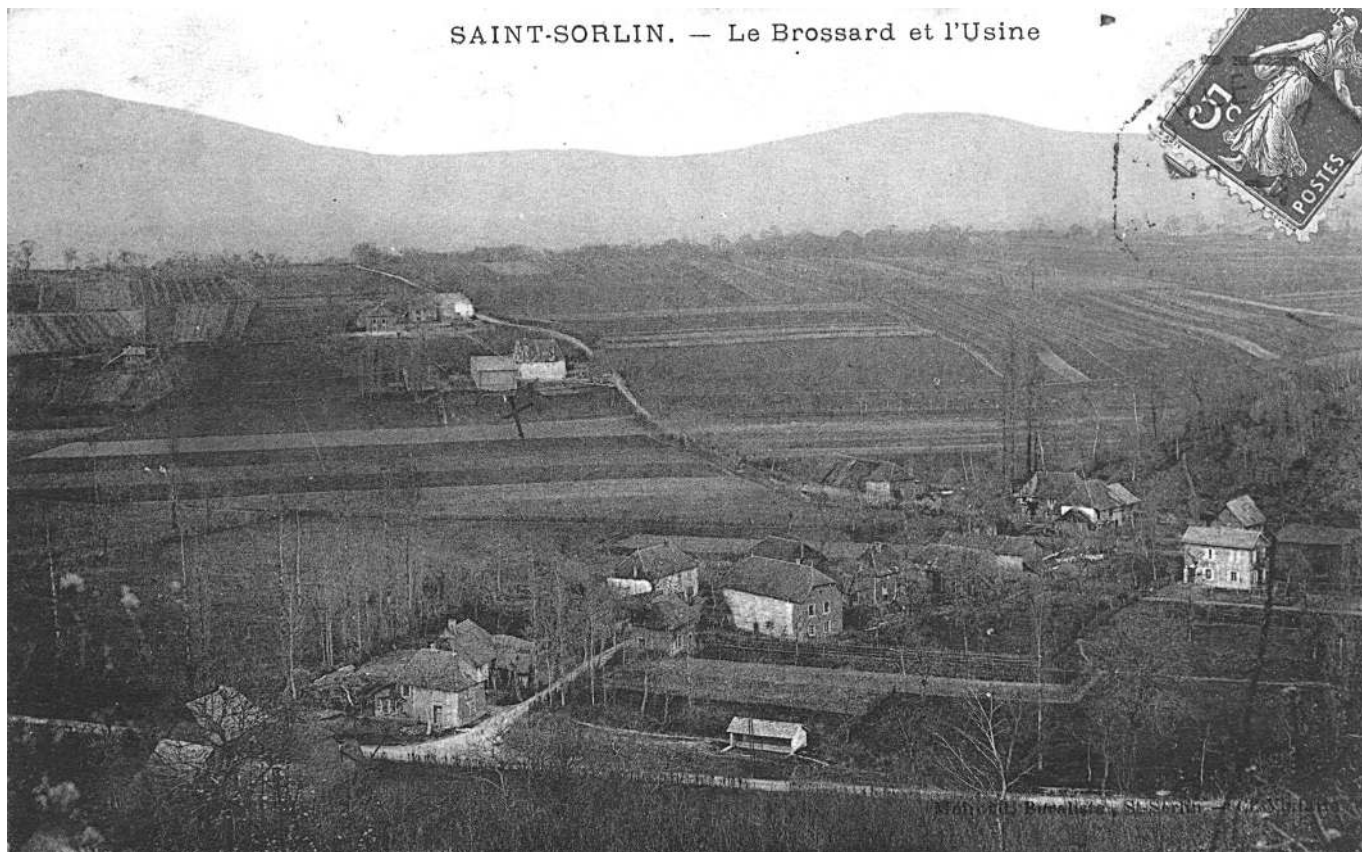
La composition de cette toile est classique. Sur la droite, un arbre dépouillé monte jusqu'en haut de la toile — le sommet en est très souvent coupé par la dimension de l'œuvre —, Rétablissant l'équilibre, Baudin campe une maison importante, bordée de murs qui se trouvent ainsi en contre-bas de l'arbre. L'artiste, dans ses toiles de neige, sait faire ressortir la nostalgie de l'hiver et recrée le froid qui s'installe dans la nature. La neige est jaunâtre, des ocres roux sur les fenêtres et le long mur essaient de donner vie à un paysage triste. La peinture dans l'ensemble est plate, cependant quelques rehauts de pâte dans l'arbre lui donnent de l'épaisseur.

Coll. part.

- **Un autre appel**

En vue du prochain numéro (septembre 2010 !!!), nous recherchons des informations concernant la maison appelée le Couvent (maison habitée actuellement par la famille Durrenbach).

SAINT-SORLIN. — Le Brossard et l'Usine



SAINT-SORLIN. — Vue générale



SAINT-SORLIN-de-MORESTEL (Isère) — Route de Morestel à La Tour-du-Pin

Chavanel Alexandre



*La belle route
vous tente-t-elle ?
Faut-il espérer voir...*

Chavanel, Photo, Oyonnax

Sommaire

<i>Introduction</i>	<i>page 1</i>
<i>Des volontaires pour l'armée des Alpes (M. Rivier)</i>	<i>page 2</i>
<i>Vente des biens de Charles Joseph Veyret (D. Buttin— M. Rivier— M. Budin)</i>	<i>page 6</i>
<i>Fernand Reynaud, forgeron, mécanicien, réparateur... (M. Budin)</i>	<i>page 10</i>
<i>Le maréchal-ferrant (M. Budin)</i>	<i>page 14</i>
<i>La scierie Budin (M. Budin)</i>	<i>page 19</i>
<i>Hippolyte Magaud (M. Budin)</i>	<i>page 23</i>
<i>Hermin Rougelin, charpentier (M. Budin)</i>	<i>page 25</i>
<i>Les Genevey, matelassiers à Saint-Sorlin (M. Budin)</i>	<i>page 29</i>
<i>Métiers disparus (M. et M. Mollet)</i>	<i>page 32</i>
<i>A propos de la maison Bouix (M. Budin)</i>	<i>page 36</i>
<i>A pied, à vélo, en voiture, les facteurs de chez nous (P. Bonnaz, M. et M. Mollet)</i>	<i>page 39</i>
<i>Histoire d'eau et puits et puits... (P. Bonnaz)</i>	<i>page 44</i>
<i>Jo et les chevaux (M. Budin)</i>	<i>page 55</i>
<i>Des expressions bien de chez nous et d'ailleurs... (M. Budin)</i>	<i>page 57</i>
<i>Quand les jeunes invitaient les anciens (M. Rivier)</i>	<i>page 63</i>
<i>Souvenirs d'enfance (D. Borde-Laurent)</i>	<i>page 65</i>
<i>Quelques informations</i>	<i>page 66</i>
<i>Cartes postales</i>	<i>page 67</i>

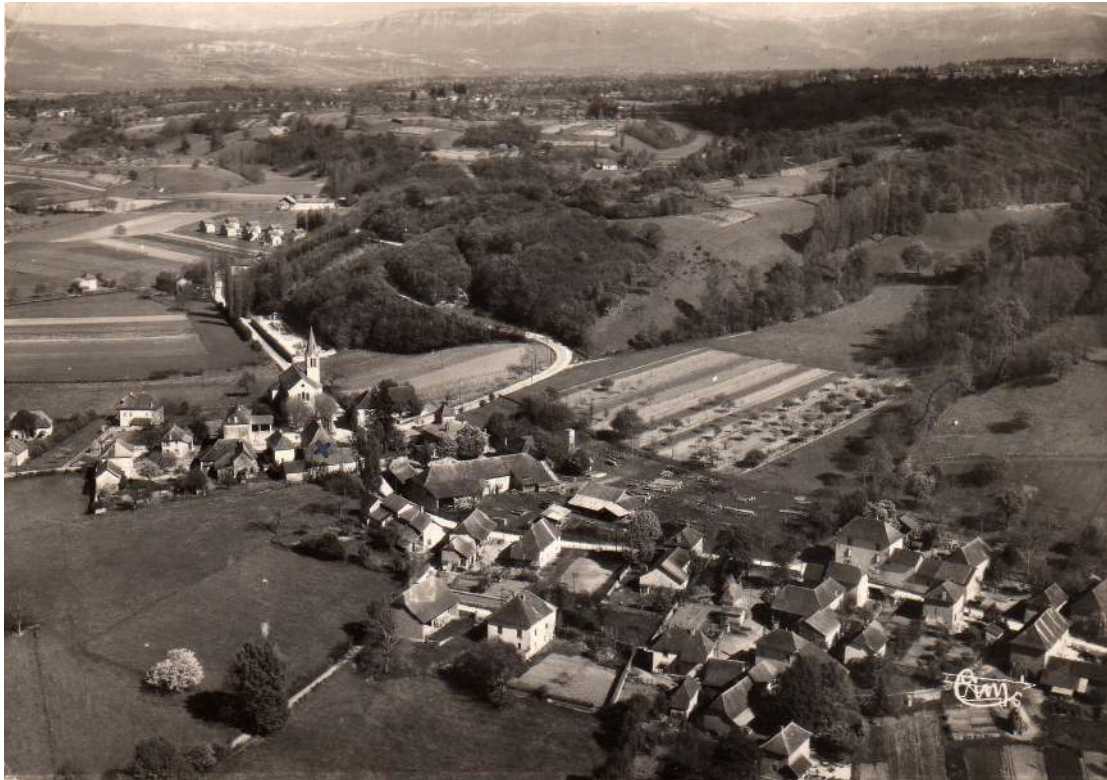
Participation à la rédaction, saisie informatique et mise en page : M. Rivier



En venant de
Dolomieu, le lavoir de
Brassard, le ruisseau
de Valencey, au loin
le village...



En venant de La
Tour, les virages,
l'église au bas de la
descente, le Bugey
au loin...



Le village dans les années 50



En venant de
Vézeronce, le coteau
du Suppey, le coteau
de la Frette...



En venant de
Vasselín, l'église, le
Mollard Trolliet, la
Chartreuse...

De l'automne 2003 à l'été 2005, une quinzaine de jeunes du village ont travaillé sur le thème des dangers de la circulation : ils ont réalisé quatre grands panneaux aux quatre entrées de Saint-Sorlin et douze silhouettes de hérisson réparties le long des routes pour accueillir l'automobiliste et lui recommander la prudence.